

la semaine égyptienne

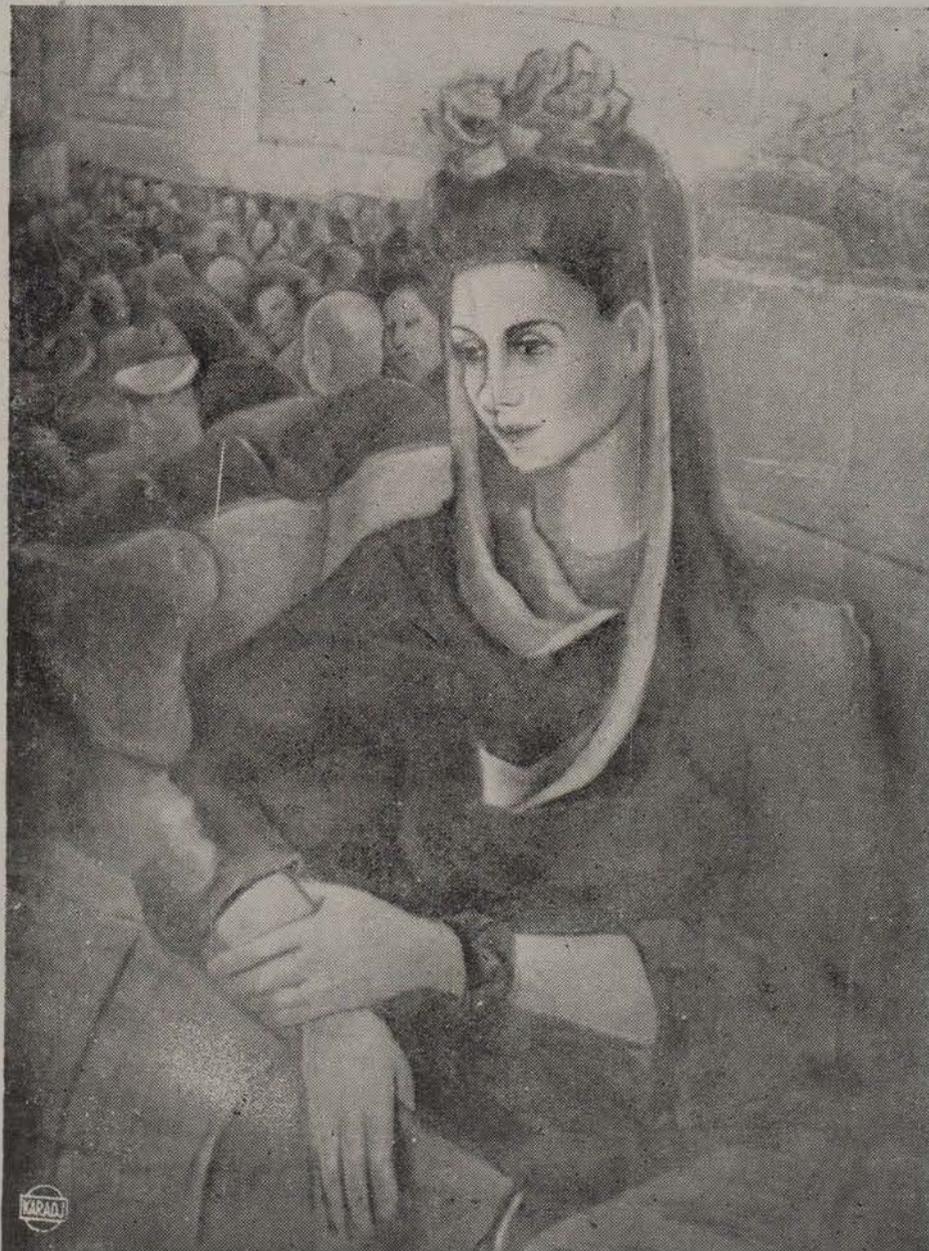
la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

**ONT
COLLABORÉ**

- Orlova**
- J. de Bargedé**
- Gabriela Mistral**
- H. Péridis**
- Louis Ovide**
- André Billy**
- P. Calonaros**
- A. Willner Bey**
- Myrtiotissa**
- Yvonne Laeufer**
- Charles Zahar**



**A CE
NUMÉRO :**

- Etienne Mériel**
- Jeanne Marquès**
- L. des Noue**
- J. Papasian**
- G. Zananiri**
- A. Khédry**
- A. J. Patry**
- Orion**
- Eloy Trouvère**
- Sem**
- Interim**
- etc , etc.**

CLEA BADARO. Dans la loge.
(voir page 29)



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T. 4

EXCELSIOR
GIANACLIS

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE. Tel. 49235

LE MARÉCHAL SMUTS A ATHÈNES



Deux instantanés pris lors de la visite du Maréchal Smuts à Athènes. Le peuple d'Athènes reserva à l'illustre philhellène une réception des plus cordiales et plusieurs titres honorifiques furent décernés au valeureux soldat de l'Union Sud-Africaine.

ACTIVITÉS DE S.A.R. LA PRINCESSE FREDERIQUE DE GRÈCE



S.A.R. la Princesse Héritière de Grèce continuant son action bienfaisante visita les desherités de la vie, les consola et leur distribua des vêtements et des cadeaux à l'occasion des fêtes. Partout où Elle passa Elle fut accueillie avec un enthousiasme indescriptible par une foule en délire.

S.A.R. la Princesse Héritière photographiée avec le personnel de l'Hôpital de Pendeli à l'issue de la visite qu'elle fit à l'occasion des fêtes.

S.A.R. la Princesse Héritière photographiée avec M. Papadimas, Ministre de l'Instruction publique et Mme. Marie Tricoups, Présidente de «Merimna» durant la distribution des cadeaux.

MESSAGE

DE SA MAJESTÉ LE ROI GEORGES II

A SON PEUPLE

A l'occasion du Nouvel An S.M. le Roi Georges II a adressé le message suivant au Peuple Hellène :

Hellènes !

Je vous adresse à tous le vœu ardent que la Nouvelle Année voie notre pays entrer définitivement dans une période de prospérité et de calme. Je suis heureux parce que, me trouvant maintenant au milieu de vous, je partage entièrement vos efforts à tous pour le relèvement de notre chère Patrie.

L'année qui vient de s'écouler a été une année critique. Nous avons vu nombre de nos espérances s'évanouir et de graves dangers menacer l'unité et la sécurité de la Nation. Nous avons vu en 1946 un ennemi des Alliés, qui a été particulièrement cause de grands malheurs à notre pays, être récompensé au moment même où les minimales demandes de sécurité que nous avons élevées à son égard n'ont pas reçu satisfaction. Pendant la même année s'est déchaînée contre nous une injuste et hostile attaque diplomatique et journalistique de certains anciens alliés, de la part desquels la Grèce était en droit d'attendre tout autre chose. Et ce qui est pis encore, il s'est déclenché, en connexion avec cette attaque, dans certains districts du Nord de la Grèce, une violente action de bandes armées aboutissant à une effusion inutile et injuste du sang précieux des Grecs et interrompant le relèvement économique du pays.

Cependant, en même temps, que tout cela, l'année écoulée a ramené dans les bras de la Nation le Dodécanèse Grec, ce coin martyr de la terre grecque vers lequel se portait sans faiblir la sollicitude du pays. Simultanément nous avons vu se rétablir progressivement l'ordre constitutionnel et politique dans le pays grâce à des élections libres et à la constitution d'un gouvernement issu de la souveraineté populaire et par le règlement du problème soulevé sur l'ordre constitutionnel. Graduellement toutes les fonctions de l'Etat ont commencé à revenir au rythme normal, tandis que la situation internationale générale a commencé à présenter des signes certains d'amélioration qui permettent d'espérer que l'humanité et plus particulièrement la Péninsule Balkanique seront définitivement délivrées de l'inquiétude qui pèse aujourd'hui sur elles.

Au commencement de la Nouvelle Année la Grèce, blessée par l'injustice et pleurant les innocentes victimes de la guerre intestine, a cependant tout motif de considérer avec calme le chemin difficile qu'elle a parcouru jusqu'ici et d'envisager l'avenir avec confiance. Les innombrables difficultés et les déceptions que nous éprouvons ne doivent pas nous faire sous-estimer ce qui s'accomplit. Elles doivent encore moins nous dissimuler le fait essentiel que l'humanité entière s'organise aujourd'hui dans la vie pacifique, des bienfaits de laquelle nous jouirons aussi avec les autres peuples.

La prompte cessation de l'activité des bandes et le fonctionnement normal des institutions démocratiques rétabliront pleinement l'Etat de justice et la douce atmosphère de calme vers laquelle, après tant de péripéties et tant d'exploits, se portent aujourd'hui avec raison tous les vœux de la nation. Je ferai dans ce but un effort persistant, avec le profond sentiment qu'il ne me reste d'autre satisfaction dans la vie que d'aider au retour du bonheur dans chacune de vos familles.

Le chapitre des exploits et de la légende n'est pas encore clos pour la Grèce. Rien de ce pour quoi la Nation a lutté et s'est couverte de gloire n'est effacé par l'injustice. Mais avec le robuste réalisme des peuples grands par l'âme, nous avancerons sur le terrain solide des réalités, travaillant intensivement à ce qui doit être l'oeuvre de nos mains : la reconstitution de nos forces et, dans la mesure du possible la satisfaction des besoins de notre peuple. Notre renforcement comme Etat et les nombreuses amitiés que nous nous sommes assurées à l'étranger par notre attitude pendant la guerre, prépareront pour la Grèce l'oeuvre de la divine Providence, qui n'est pas encore achevée dans ce coin de terre que nous habitons.

Hellènes ! Sans découragement injustifié, avec confiance en nos forces et avec la protection de Dieu, consacrons-nous tout à la tâche du relèvement de notre pays, dont dépendra surtout l'avenir de la Nation.

Vive la Nation.

GEORGES II

COUTUMES ET LÉGENDES DU BOUT DE L'AN

I) PAIN DE NOËL ET SORTILÈGES D'AMOUR

En général, en Grèce, Noël n'est pas, comme dans les pays du nord, la fête par excellence: celle-ci est Pâques et il n'existe pas pour ainsi dire, chez nous, de coutumes «panhelléniques» autres que celles des Calendes chantées la veille de Noël, du Jour de l'An et de l'Épiphanie.

Cependant, à Zante, la veille de Noël, toutes les maisons sont illuminées car, partout, il y a une petite fête de famille. On coupe la galette des Rois, qui s'appelle «couloura», alors que dans le reste de la Grèce elle porte de nom de «vassilopita» et qu'elle est coupée le jour de l'An et non à l'Épiphanie. Dans la pâte, on a caché une piécette et les enfants réunis autour de la table — bien qu'on fasse encore maigre — attendent avec impatience de voir à qui écherra cette pièce de monnaie messagère de bonheur.

La galette est pétrie dès le matin du 24 décembre avant même qu'il fasse jour. Si pauvre qu'elle soit, chaque famille — nous dit Mme Mariette Heptanisia (1) — trouve moyen de se procurer l'indispensable pour la faire cuire: raisons secs, anis, épices, huile en abondance, noix et amandes. Ces pains, dans les villages, ressemblent à des corbeilles pleines. Ils sont recouverts d'une croix en pâte et, de ci de là, des noix ou des amandes sont plantées avec leurs coquilles. On fait trois de ces pains pour les trois fêtes: Noël, Jour de l'An, Epiphanie.

Le maître de la maison attend que le soir tombe pour couper la «couloura». Dès qu'il fait nuit, il prend son fusil et tire trois coups en l'air devant sa porte. Puis, il s'en va à la cuisine où l'attend toute la famille rassemblée autour de l'âtre. Ce soir-là, le feu doit être de charbon. Le père prend la couloura et l'élève au-dessus du feu. Sa femme, à son tour, tient deux verres: l'un d'huile et l'autre de vin. Elle en arrose la galette en dessinant une croix tandis que l'aîné des enfants dit: «Ta naissance, ô Christ, notre Dieu, a éclairé le monde de la lumière de sa sagesse». Tous vont ensuite à table et le partage commence entre les membres de la famille après avoir, bien entendu, réservé la «part du pauvre» et celle de «la maison».

Le repas terminé, les convives se répandent chez les parents et amis pour recevoir d'autres morceaux de galette et, souvent, les gens vont ainsi, de maison en maison, depuis le crépuscule jusqu'à la nuit.

Le feu au-dessus duquel ont lieu les libations sur le pain de Noël ne doit pas s'éteindre pendant deux jours, car s'ils le trouvaient éteint, les malins esprits se faufileiraient dans la maison, et alors tout irait de travers. Pour plus de sûreté, on doit suspendre, à côté du feu — accrochée à l'âtre — une croix en salement de vigne.

Voilà pour le pain de Noël; mais à la Nativité se rattachent d'autres coutumes, de vrais sortilèges inspirés des légendes d'amour.

Deux jours avant la naissance du Christ, c'est-à-dire le 23 décembre, à l'heure où le coq chante, les jeunes filles de Zante vont tirer du puits l'«eau muette». Cette eau est ainsi appelée parce que dès l'instant où les jeunes filles franchissent le seuil de leur demeure, le seau à la main ou la cruche sur la tête, jusqu'au moment où elles le posent plein pour que l'eau se décante et soit pure comme le cristal, elles ne doivent pas dire mot.

La nuit de Noël, à minuit, les jeunes filles, toujours, sans proférer une parole, prennent de cette eau dans le creux de leur main gauche et en arrosent un petit basilic qu'elles ont, à cet effet, détaché du grand pot familial. Le lendemain matin, juste au moment où la cloche commence à sonner la première messe, c'est-à-dire tandis qu'il fait encore nuit, la

jeune fille de la maison doit couper le basilic et le mettre à sécher. Si elle parvient à faire manger les feuilles de ce basilic sec, mêlées à des sucreries ou à une liqueur, à son bon ami, celui-ci lui appartiendra pour toujours.

Mais l'Amour a plus d'un tour dans son sac. Voici une autre façon plus prosaïque de s'assurer le cœur de celui qu'on aime. De trois points de la tête de son galant, la jeune fille doit réussir à prendre quelques cheveux. Le matin de Noël, à l'église, tandis qu'elle allume son cierge, elle brûle l'extrémité de ces poils en disant: «Que son cœur brûle d'amour pour moi». De retour chez elle, elle se fera une amulette de ces cheveux brûlés, qu'elle portera toujours sur elle. Et, sans aucun doute, celui qu'elle aime ne l'oubliera pas.

Plus caractéristique encore est ce troisième «sortilège d'amour».

L'avant-veille de Noël, à minuit très exactement, la jeune fille coupe un peu de l'ongle de son gros orteil et le met dans une verre d'eau. Vingt-quatre heures après, dans la nuit de la Nativité, elle le sort de l'eau et l'introduit dans un mortier où elle le réduit en pâte. Si elle parvient à le mélanger à un aliment ou à un gâteau et que son ami le mange, alors ce dernier jamais non plus ne l'oubliera.

Ailleurs, l'ongle est remplacé, ce qui est plus poétique, par le pollen de certaines fleurs odorantes. La veille de Noël, à minuit, la jeune fille — on remarquera que c'est toujours elle qui fait les avances — prendra le pollen, l'étendra sur une feuille de papier et soufflera dessus pour l'éparpiller en disant: «Que tous ses secrets se dispersent comme cette poussière et que son cœur soit avec moi, pur comme le lys». Puis, elle recueillera de nouveau le pollen sur une feuille de papier, le conservera soigneusement et, au moment qu'elle jugera propice, elle le mélangera à un mets ou à une pâtisserie qu'elle fera manger à l'objet de son cœur.

Voilà pour les jeunes filles. Quant aux enfants, ce qui fait leur joie à Noël et renouvelle cette joie à Pâques, c'est la «Vlaka», petit pain d'épices de la forme d'une poupée dont on ne distingue que la tête et le torse et dont la plastique rudimentaire n'empêche pas les tout-petits de croire qu'ils détiennent un trésor, lequel disparaît bien vite dans leurs bouches souriantes.

II) LA TOURNÉE DES «ROUGATSIA»

Une autre coutume qui se rattache à Noël mais n'a cours — nous apprend Mme Hagimihali (2) — que dans les villages du Roumlouki (région sise entre Thessalonique et Verria, en Macédoine) est celle des «rougatsia» (mot arabe qui signifie «mercenaire»). Voici ce dont il s'agit:

Le surlendemain de la Noël, s'assemblent dans la cour de l'église du village dix à quinze «pallicares» (jeunes gens de fière mine) vêtus de la fustanelle traditionnelle et armés d'épées de bois. Les trois plus beaux d'entre eux prennent le commandement de la troupe. Ce sont les trois «capitanaréi» (capitaines) et ils portent le plus beau costume. Chefs en tête, les «rougatsia» vont, de village en village, quêter pour leur commune et leur église, et cette tournée dure jusqu'à l'Épiphanie.

Le premier soin des «capitanaréi» est d'engager des joueurs de tambourin, de chalumeau et de fifre qui les accompagnent. Les «rougatsia» vont alors de village en village, de maison en maison; les maîtres les reçoivent après avoir déposé, au milieu, selon leurs moyens, 5 à 15 oques de froment ou de maïs. L'un des capitaines fait, avec son épée, un signe de croix

(1) «Messager d'Athènes» 25 Décembre 1935.

(2) L'Art Populaire Grec. - Athènes 1931 (en grec) pp. 128-192

dans l'air au-dessus du blé; les tambours résonnent et les «rougatsia» dansent en rond autour de l'offrande sans se tenir par la main, en agitant leurs épées de bois. Cette cérémonie est répétée trois fois et, trois fois, les hommes dansent. Puis, ils enlèvent l'offrande, la hissent sur leurs chevaux et s'en vont vers une autre maison ou un autre village.

De nos jours, cette coutume est pratiquée d'une façon fort gaie et c'est pourquoi beaucoup de Roumliotes, les plus jeunes surtout, croient qu'il s'agit d'un divertissement alors qu'à l'origine, la tournée des «rougatsia» avait un caractère charitable. Chaque village a, pendant douze jours, ses «rougatsia» avec leur musique; on danse et on s'amuse, alors que jadis il se produisait des rixes entre groupes chaque fois que le capitaine de l'un d'eux exigeait que l'autre passât sous ses épées.

III) LES CALENDES

D'aucuns prétendent que les «Calendes», ces chansons populaires que les enfants vont chantant en chœur de porte en porte et pour lesquelles ils reçoivent de l'argent ou de menus présents, sont la seule coutume générale qui soit particulière à la Nativité. Mais cela non plus n'est pas absolument exact, car les calendes sont chantées durant tout le Décaméron, c'est-à-dire de Noël à l'Épiphanie.

Qu'est-ce que cette coutume et que consacre-t-elle? A cette question, feu Nicolas G. Politis, le grand folkloriste hellène, a répondu il y a environ une trentaine d'années (3) par un article très documenté qui peut se résumer ainsi:

L'Église chrétienne des premiers âges décida que, durant le solstice d'hiver, auraient lieu de grandes fêtes en l'honneur du Seigneur, celles de la Nativité, de la Circoncision et du Baptême de Jésus, remplaçant ainsi les fêtes, bruyantes et solennelles, des Païens, fêtes romaines, mais célébrées également par les peuples assujettis à Rome. Parmi les fêtes païennes célébrées à Byzance, la plus officielle et la plus brillante était celle des *Calendes*, juste au milieu des Douze Jours. Considérée à l'époque d'Alexandre Sévère (222 à 285) comme une des plus importantes, cette fête était, au IV^{ème} siècle, si l'on en croit le sophiste Livenius, célébrée indistinctement par tous ceux qui vivaient sous la domination romaine. Sa célébration différait seulement en ce que, après la prédominance du Christianisme, on ne faisait plus de sacrifices comme autrefois. En réalité, la fête avait un caractère absolument païen et, à ce titre, l'Église Chrétienne lui faisait vainement la guerre. Vers l'an 400, le rhéteur arien A. Sténius s'était élevé contre ceux qui la célébraient, en la qualifiant de «fête de canailles venues du dehors» et quelques années auparavant (387) Jean Chrysostome (4) Métropolitain d'Antioche, avait attaqué les calendes avec beaucoup de vigueur en disant que leur célébration était «pire que l'asservissement de la ville par les ennemis». Mais la plupart des habitants ne voulurent rien entendre et Chrysostome en fut réduit, dans un nouveau sermon prononcé le lendemain, à louer la piété des rares fidèles qui s'en étaient abstenus et à qualifier la fête de «satanique». Et, tandis que vers la fin du VII^{ème} siècle le sixième Concile Oecuménique excommuniait ceux qui célébraient les calendes, quatre siècles plus tard, à en croire le canoniste Balsamon, ces fêtes étaient encore célébrées par quelques campagnards pendant les premiers jours de janvier.

Bien qu'ayant à la longue perdu leur caractère païen, les Calendes ont survécu jusqu'à nos jours, ainsi que les coutumes qui s'y rattachaient et dont quelques-unes se sont conservées, les unes dans tout le pays grec, les autres dans certaines régions seulement. Celles qui sont pour ainsi dire panhelléniques consistent dans l'embellissement des halles, l'essai de la chance aux jeux du hasard, et, enfin, les chansons

euphémiques qui sont chantées par des enfants dans les maisons, les magasins et les endroits publics.

Les enfants les chantent avec accompagnement d'instruments musicaux des plus primitifs, tels le «triangle» et une espèce de tambour. Certaines bandes d'enfants portent aussi un navire orné de drapeaux.

La veille de Noël, ils chantent l'histoire de la naissance de Notre Seigneur. La veille du Jour de l'An, la légende de Saint-Basile et des louanges à l'adresse du Maître et de la Maîtresse de la Maison qu'ils visitent. La veille de l'Épiphanie, ils remémorent la rencontre de Saint-Jean Baptiste et du Christ sur les bords du Jourdain.

En certains lieux, la célébration des calendes était accompagnée de travestissements, indice caractéristique des fêtes byzantines, qui continuèrent jusqu'au XII^{ème} siècle, même dans les églises. Cet usage était plus fréquent dans les pays du nord comme la Thessalie, la Macédoine et la Thrace ainsi que dans l'île de Skyros et en Crète, et donnait prétexte au peuple à imaginer certains esprits malins d'une figure étrange qui apparaissent la veille de Noël et ne disparaissent que la veille de l'Épiphanie, mis en fuite par le goupillon du prêtre. Le nom le plus usité qu'on donne à ces esprits qui répandent la terreur parmi les enfants et même chez certaines grandes personnes est celui de «Callidjangari», ou «Callicandjari», mot qui signifie «porteurs de bons souliers» (tsanghiés). Ils règnent invisibles douze jours durant et tiennent angoissés les tout-petits qui, la nuit, se couvrent jusqu'au sommet de la tête de peur de les voir surgir par la fenêtre ou le trou de la cheminée. Telle était la frayeur qu'ils inspiraient, qu'on considérait ceux qui fêtaient un peu bruyamment les calendes comme des possédés, superstition qui, peu à peu, s'enracina et fit place à une croyance réelle. Ainsi est demeurée l'idée que ces petits démons étaient jadis des hommes et que dans certaines circonstances, ils reprennent leur ancienne nature. C'est pourquoi ils ont conservé les noms qu'avaient les travestis des Douze Jours. Exactement comme les travestis de Noël en pays scandinaves (Jul) ont fait place aux boucs sataniques du nord (Julbuct); comme la *Béfana* des Italiens dont le nom vient d'une corruption du mot «Épiphanie» et comme la *Berechte* des Allemands qui, elle aussi, a un certain rapport avec les déguisements du Dodécameron.

IV) SAINT-BASILE

Le 1^{er} janvier, en même temps que le commencement de l'année nouvelle, les Hellènes fêtent la Saint-Basile. Basile, évêque de Césarée, en Asie-Mineure, l'un des Pères de l'Église Grecque, auquel les Orthodoxes décernent le titre de «Grand», de «révélateur des choses célestes» et d'«étoile brillante», vivait au IV^{ème} siècle et mourut le 1^{er} janvier 379 à peine âgé de 45 ans, épuisé par la vie ascétique. Rarement homme sut, autant que lui, maîtriser sa chair. D'autre part, «son influence, le charme qu'il exerçait, étaient tels que les idolâtres, les rois hérétiques, les princes, les courtisans — nous dit le prince des conteurs et romanciers néo-grecs, Alexandre Pappadiamandi — tremblaient devant lui».

Il eut, à Athènes, comme condisciple, Saint-Grégoire de Nazianze, resté son ami le plus fidèle, ainsi que Julien l'Apostat. Or, ce dernier, lorsqu'il exerça le pouvoir suprême, ne se souvient de son ancien camarade d'études que pour le persécuter. Mais Basile n'était pas de ceux qui fléchissent devant les Rois et c'est lui qui fit trembler l'Empereur en lui prédisant sa mort prochaine. Malgré sa santé délicate et une vie relativement courte, St.-Basile fut un auteur religieux fécond: il commenta avec discernement et autorité les Écritures, sans cesser, pour cela, de catéchiser le peuple. C'est pourquoi, sans doute, la tradition populaire le représente portant un écritoire et du papier à la main.

Dans la liturgie orientale, Basile est, certes, le saint le plus fêté. Dix fois par an, on célèbre le service divin en son honneur: le jour de la fête patronymique,

(3) Cf. *Le Monde Hellénique*, - Journal de langue française paraissant à Athènes, No. 17 Janvier 1908.

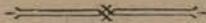
(4) «Boucle d'or», appelé ainsi pour son éloquence.

le jour des Rois, les cinq Dimanches du Grand Carême et le Samedi Saint, et, dans la Légende, les Calendes célèbrent sa mémoire. L'un de ces chants populaires le représente venant de Césarée, appuyé sur un grand bâton. Tandis que le Saint se plonge dans la méditation, le bois sec se couvre de tendres bourgeons et de feuilles vertes, où viennent se poser rossignols et tourterelles.

Mais alors que presque partout Saint-Basile («Aï-Vassilis», comme dit familièrement le peuple) fait figure de protecteur des lettres et qu'on lui demande de réciter l'alphabet, à Zante, c'est sous les espèces du laboureur qu'il apparaît le plus souvent. Et, tandis que, dans le reste de la Grèce, le chanteur, après avoir à sa façon, raconté la légende du Saint, adresse d'abord ses vœux à l'*Afendi* (le maître de la maison), dans l'île des jacinthes, c'est par la *Kyra* (la dame de céans) qu'il commence.

C'est le jour de la Saint-Basile (Premier de l'An) et non pas à la Noël, qu'on distribue étrennes aux enfants et aumônes aux pauvres, sans doute en souvenir des charités de l'évêque de Césarée, bien que Pappdiamandi trouve bizarre cette coutume, puisque le Saint — affirmait-il à qui voulait l'entendre — réprouvait les cadeaux... et encore plus le jeu. Aussi s'explique-t-on mal que, la veille de l'anniversaire de sa mort, on tente sa chance aux cartes, au risque de vouer son nom aux malédictions des vaincus du sort.

ORION



PEINTRES HELLÈNES



Marika Anagnostopoulo
Portrait d'enfant

LUCIENNE DES NOUE

Voici des vers non seulement frais, savoureux et charmants, mais qui nous donnent soif d'autres poèmes. Lucienne des Noue fait ses débuts dans la carrière des Lettres. C'est une toute jeune fille qui foule, actuellement, le sol de la Provence. Puisse le destin la promener d'un ciel à l'autre, lui montrer des visages divers pour notre enchantement. (n.d.l.r.)

LA BRU

Tous les fricots dominicaux embaument
Le long de la route au bitume blet.
Voici venir de fumet en arôme,
D'ombre en soleil, de touffeur en fumet,
Au pas épaté de sa percheronne
Voici s'avancer la gloire en personne.

C'est la bru lourde, encor fraîche et bien brune,
La bru des brus, la bru de plein été.
Qu'il lui sied donc ce nom couleur de prune,
Ce nom bien en chair et bien corseté,
La bru! Le brugnon, la drue et la mûre!
L'heure et la jument peinent en mesure.

Soleil, pommier, soleil, pommier... Les guides
Se sont endormies aux mains de l'époux.
Où vous conduit-il, ce guide languide,
Madame la bru, au fond du Quinze-Août?
Au vert des bois bleus où rit la myrtille?
— Nous allons manger la dinde en famille.

— Pour saluer et charmer les dieux lares,
Madame la bru, que préparez-vous?
— De lents récits où rêvent mes hectares,
Des propos ronds où sonnent mes gros sous.
(Oh! le sourire jaune des beaux-frères!)
Voici venir la bru propriétaire!

Honte à la faiblesse, honte à la malchance,
Honte aux vaincus du farouche concours!
La lauréate, au grand midi, s'avance,
Avec sa traîne en prairies et labours,
Sa broche à brillants grillant la lumière.
(Oh! le sourire jaune des beaux-frères!)

Beau-père, elle approche, et son oeil embrasse
Ton long jardin bien-aise, ton verger
Où bombe et rougit la pêche de race.
Beau-père, l'odeur de tes buis taillés,
Orgue des chaleurs et des cimetières,
Fait épanouir son coeur d'héritière.

Qu'il lui sied donc ce nom de bru, beau-père,
Ce nom plus dense et plus rond qu'un juron,
Ce nom bourru! Pourtant tu la réveres,
Elle alourdit de cent carats ton nom
Et le fait briller dans le feu des foires
Au pas épaté de sa jument noire.

Tous les fricots dominicaux chantonnent
Le long de la rue aux pavés brûlants.
Voici s'avancer la gloire en personne!
Ouvrez la barrière à double-battant!
C'est la bru lourde, encor fraîche et bien brune,
La bru, le brugnon, la mûre et la prune!

LUCIENNE DES NOUE

SAINT BASIL THE GREAT

HIS STUDIES IN ATHENS AND HIS STRUGGLE AGAINST ARIANISM

For the Orthodox Church the 4th century A.D. may be called the Church's Golden Period.

During that century clerical literature distinguished itself through the numerous Saints, the heads of whom were the three Great Hierarchs, Basil, Gregory of Naziance the Great, and John Chrysostomos.

Today we shall mention Basil whose memory is celebrated by our Church on the first day of each year, date of his death.

Basil was born in 330 from rich and socially distinguished parents from Capadocia and Caesaria. His father was a lawyer and professor of rhetoric.

Three of the four male children of the family became bishops, Basil in Caesaria, Gregory in Nyssa and Peter in Sebastia.

Therefore he received a careful education.

He received his first education in Caesaria and then in Byzantium, as a disciple of the famous pagan orator and philosopher Livanios, who was charmed with his pupil's natural gifts, but very grieved because he did not succeed in detaching Basil's and his friend's Gregory of Naziance faith for the christian religion. After these studies he came to Athens in 352 for a further education. Athens in those days was the only centre of education for young people, and whoever had money and wished to study had to go there.

In the 4th century the philosophical Schools under the famous philosophers, Imerios Diophantes and Proairesios flourished in Athens. Gregory of Naziance came to Athens at the same time for the same reason.

Both attached to each other more than ever by a hearty friendship, and far from any social movement, continued their education. Towards the end of their studies Julian the Apostate arrived in Athens; he was the future Byzantine Emperor who had the ambition to bring back the ancient Gods of Olympus; the two young students got to know him quite well. They had repeated conversations with the admirer of the idols and the Temples of Zeus, Apollo and the other Gods, but nothing was strong enough to shake their christian faith.

Basil stayed in Athens for five years studying rhetoric, philosophy and astronomy.

Returning to Pont he was baptised at the age of 27 and after distributing his belongings to the poor he started his pilerimage to the monasteries of Egypt, Palestine, Syria and Mesopotamia, in order to get to know the ascetes who lived there. He returned to Caesaria after a year and after a few months his friend Gregory of Nazianze arrived and from them starts their spiritual collaboration. They included the philosopher Origenes in their studies and their work «Filokalia» was the result of their collaboration.

The Church confronted important difficulties during that period. Although Arius who had disturbed the Church so much was dead, his doctrines

were followed by fanatic and important followers, like the Bishop of Kyzikos Evnomios, of Sebastia Efstratios and others. The most dangerous of all was Evnomios. He was a strong orator and a clergyman of great education he could easily influence the public to his heretical ideas. Basil wished fight against him, and accepted to be consecrated a presbyter by the Bishop of Caesaria Efsebios, succeeding him in the episcopal throne after his death. When the Bishop of Ankara went to Constantinople to take part in the discussion with Evnomios, Basil followed him. His speeches made the best of impressions. His rhetoric art, the beauty of his language, and the warmth of his faith caused admiration even of the pagans.

Since then he was one of the most distinguished personalities.

His speeches were examples of virtuous teachings as well as rhetoric art. A great philanthrope and superior man beridden of every human weakness, he was the symbol of the people of Caesaria.

Basil left a great number of manuscripts most of which exist. Most of them are against the heretic Evnomios, others are pedagogic, virtuous, ascetic etc. His letters are also very important. His work «Paraenesis» is worth mentioning; it was written for his nephews who were studying, in order to teach them how to study the ancient Greek authors. Basil was classed among the great Universal Masters, both for his written works and his struggle for the Church.

This distinguished personality of our Church did not live long to continue his fructuous activities. His weak constitution as well as his strict devotion to the regulations of ascetism brought him rapidly to the grave at the age of fifty.



Clea Badaro. — Portrait.

LE PREMIER DE L'AN EN GRÈCE

DANS LA TRADITION BYZANTINE, LE FOLKLORE ET LES KALANDES DU PEUPLE GREC

L'année pour les anciens Grecs ne commençait pas le 1er janvier, mais à une date correspondant au 22 septembre et plus tard, au commencement de juillet, suivant le calendrier athénien. Pour les Romains, le premier de l'an était le 21 mars c'est-à-dire l'équinoxe de printemps. A partir de 46 av. J.-C., sous Jules César, le début de l'année fut fixé au 1er janvier. Les derniers jours de décembre qui correspondent au solstice d'hiver étaient consacrés aux fêtes des Brumalies. A ces fêtes s'en ajoutèrent d'autres en l'honneur du dieu Janus, les calendes de Janus. La série des fêtes à cette époque de l'année durait ainsi une bonne douzaine de jours, journées de débauche, consacrées à d'interminables festins, à des réjouissances populaires où se mêlaient riches et pauvres, esclaves et hommes libres, à des mascarades et des jeux de toutes sortes.

Ces coutumes de Rome, alors maîtresse de l'univers, se répandirent en Orient et en Occident, partout où la force romaine s'était imposée. A la fin, elles entrèrent dans la conscience populaire et s'y implantèrent si profondément qu'elles se maintinrent après le christianisme et que l'Eglise, malgré tous ses efforts ne parvint pas à les supprimer. L'Eglise d'Orient en particulier dont le calendrier commençait le 1er septembre condamnait violemment et punissait de sévères censures la débauche des «diaboliques pannychides du paganisme» comme les Pères appelaient ces fêtes romaines. En vain! le peuple y tenait et même les clercs et les nobles. Aussi furent-elles non seulement maintenues, mais consacrées, sauf les mascarades qui furent reportées au Carnaval.

L'Etat byzantin avait adopté et suivait le calendrier ecclésiastique où l'année commençait le 1er septembre. Par conséquent, le 1er janvier n'était pour l'Etat officiel et l'Eglise que la date de deux fêtes de la religion chrétienne: la Circoncision et la fête de St. Basile qui étaient célébrées suivant la rigoureuse étiquette de la Cour de Byzance exposée dans le «Livre des Cérémonies» de Constantin Porphyrogénète. D'après ce livre, ces fêtes étaient des plus solennelles dans la capitale et les grandes villes de l'empire. Mais tout cela ne concerne que les fêtes officielles. Dans la réalité vivante et non officielle, tous maîtres et serviteurs, clercs et laïques, esclaves et hommes libres, hommes, femmes et enfants regardaient le 1er janvier comme le Premier jour de l'an et le fêtaient par des divertissements, des festins et de grandes buveries.

C'est ainsi que, de l'époque romaine, à travers les temps byzantins, nous avons reçu et nous gardons certaines superstitions et certains usages. En premier lieu l'usage des cadeaux. Depuis l'antiquité nos aïeux faisaient des cadeaux à leurs amis et, pour connaître leur chance, jouaient aux dés — comme nous aujourd'hui aux cartes — de grosses sommes d'argent la veille du Nouvel An. La nuit qui précédait le 1er janvier se passait à se réjouir. Et le matin, à l'aube, tous, hommes et femmes, avaient en main une coupe remplie de vin doux. Tous ensemble buvaient avec entrain pour ouvrir joyeusement la route à la nouvelle année. Toute la journée du premier de l'an, on mangeait des gâteaux, des figues et des douceurs. On évitait toute chose aigre ou amère pour ne pas contrarier les bons augures du nouveau an. Pour la même raison, on évitait ce jour-là les disputes; tout le monde devait être en bonne amitié et tous les amis s'embrassaient fraternellement dans la rue. Il fallait prendre garde aussi ce jour-là de casser quoi que ce fut, verre, assiette ou autre chose utile, pour ne pas avoir de tels accidents toute l'année.

Aussi ce jour du 1er janvier était-il un jour de joie universelle. Tout le monde portait ses plus beaux habits et la ville était toute entière parée: les maisons, les magasins, les rues et le marché.

C'est aussi du temps de Byzance que nous vient la «Vassilopitta», la tourte du Nouvel An dans laquelle on dissimulait une pièce d'or ou d'argent. Celui qui la trouvait dans son morceau était tenu d'acheter avec la pièce une mèche entourée de cire, de quoi aller de sa maison à l'église de sa paroisse ou un cierge ou de l'huile pour les lampes et les offrir à l'église.

Certains laographes étrangers disent que la Vassilopitta est une coutume païenne de Rome qui fut ensuite adaptée à la tradition chrétienne des trois Mages. On sait qu'en Occident on considère ces mages comme de saints rois et on les fête le jour de l'Epiphanie; c'est alors qu'on sert chez eux le gâteau des Rois dans lequel on place une fève. Le plus probable est que la coutume de la Vassilopitta vient de Cappadoce où les Grecs la rattachaient à la fête de St. Basile patron de la ville de Césarée, capitale de la Cappadoce dont il fut métropolitain (330-379).

Le peuple grec sait très bien que Saint Basile fut un grand savant, un des Pères de l'Eglise les plus éminents, qui avait fait ses études dans le plus célèbres écoles du temps, à Césarée, Constantinople et Athènes. Il n'en persiste pas moins à faire d'Ais-Vassilis le protecteur des bergers et des laboureurs et même à le tenir lui-même pour un pâtre ou un laboureur. Cette tradition se rencontre dans les populations des régions agricoles de la Grèce, parmi les réfugiés d'Asie-Mineure et de Cappadoce. Il existe même, chez les Grecs de Corse qui quittèrent Vitylo en 1675, des Kalandes qui le représentent comme un grand «tsélinga» (maître de bergerie). Elles commencent ainsi:

Hagios Vassilis vient de Césarée — Avec des milliers de brebis et trois cents génisses. — Comme il allait seul sur le chemin, des brigands le rencontrent — Ils s'arrêtent, l'interrogent et lui parlent: — «Vassili, d'où viens-tu, d'où es-tu descendu?...»

Cette conception populaire qui regarde Saint-Basile comme un pâtre, provient d'une erreur d'interprétation de textes ecclésiastiques où le saint est nommé «grand pasteur». La même confusion se remarque aussi dans les plus anciennes kalandes byzantines de St. Basile retrouvées dans un manuscrit de la bibliothèque patriarcale de Jérusalem, où il est question du troupeau du Saint. Mais il est évident qu'il s'agit de troupeau spirituel, d'ouailles et non de moutons ou de boeufs. Voici un passage de ces vieux chants byzantins de St. Basile retrouvés dans un manuscrit de la bibliothèque patriarcale de Jérusalem, où il est question du troupeau du Saint. Mais il est évident qu'il s'agit de troupeau spirituel, d'ouailles et non de moutons ou de boeufs. Voici un passage de ces vieux chants byzantins du Nouvel An:

Comme un astre tu as paru, Basile, métropolitain de Césarée — Bienheureux Saint Basile garde et sauve ton troupeau. — Basile le grand prélat, a instruit ses ouailles — Julien l'Apostat veut partir de Césarée — Il veut quitter Césarée et s'en aller en Perse. — Il fait appeler Basile pour le rencontrer, ce tyran — Basile prend trois pains et va voir le tyran — Quand il vit si pauvre don, Julien fronça les sourcils et lui dit: — «Si je vais en Perse et que je revienne à Césarée — J'anéantirai ton troupeau».

Julien l'Apostat était contemporain de St. Basile, il avait même été son consisciple à l'Université d'Athènes. Mais le fait rapporté, les prétendues menaces de l'empereur, n'ont certes aucun rapport avec la vérité de l'histoire. Tout de même, la tradition reflète

d'autres faits historiques sur lesquels la confusion s'est produite, notamment l'audacieuse attitude de St. Basile envers Valene, défenseur de l'hérésie arienne.

De père, Ais-Vassilis n'a pas tardé pour le peuple, à devenir cultivateur et laboureur. Les kalandes qui le présentent ainsi sont innombrables. Voici un passage de kalande du Nouvel An que j'ai recueilli l'été dernier à Egine:

Début du mois de l'année, début de janvier — Et début du temps où le Christ est venu parcourir la terre. — Il vint et salua tous les laboureurs — Et son premier salut fut pour Ai-Vassili. — «Seigneur Ai-Vassili, tu as une bonne paire de boeufs — Avec la bénédiction, Seigneur, elle est bonne et bénie». Il s'arrêta et la bénit de sa main droite.

Le Saint donne ensuite au Christ des renseignements sur la quantité de blé qu'il sème et sur d'autres détails concernant la culture et la chasse. Suivent les louanges pour le maître et la maîtresse de maison et pour la fille. Enfin la chanson finit par les louanges du fils:

Nous en avons assez dit pour vous, parlons un peu de votre fils. — Kyra, ton fils chéri et tant choyé — Cinq petites l'aiment et dix-huit plus grandes. — Tu l'as baigné, tu l'as peigné et tu l'envoies à l'école. — Le maître l'attend avec sa vergette d'or. — Il le met devant le papier pour qu'il écrive. — Lui fait tomber la bougie et brûle le papier — «Mon enfant où sont les lettres, mon enfant où as-tu l'esprit? — Les lettres sont sur le papier et mon esprit court bien loin — Là bas vers les jeunes belles, vers les belles aux yeux noirs». — Le maître, le frappe avec sa vergette d'or — Mais sa femme le console avec un plein tablier de noix.

En fait de louanges pour la maison et ceux qui l'habitent, les Dodécanésiens sont inimitables dans leurs kalandes. Rhodes est d'ailleurs un des lieux d'origine des kalandes qui ont succédé aux «chants de l'hirondelle», chants populaires que l'on chantait,

dans l'antiquité à l'équinoxe de printemps. Un de ces chants qui nous est parvenu, ressemble étonnamment aux kalandes actuelles qui se sont étendues à toutes les fêtes: Noël, Nouvel An, Epiphanie, etc.

Au Moyen Age, les enfants chantaient des kalandes dans tout l'empire d'Orient et même dans le sud de l'Italie qui y était alors compris et dont la langue était le grec. A Rome, même, où la colonie grecque était nombreuse et puissante, avec ses églises, ses couvents et ses écoles, les enfants grecs avaient le privilège d'aller chanter les kalandes devant le Pape et devant les autorités de la ville. Ils partaient en rangs de l'école, parcouraient le quartier grec puis le reste de la ville. Voici quelques passages de ces kalandes dont le texte nous est parvenu très corrompu:

Je te salue, maître de la maison, avec tous ceux que j'aperçois. — Je commence d'abord par dire «Salut à tous les parents» — Enfants, réjouissez-vous et quarante autres — qui courez à l'école, et apprenez à lire. — L'heure de la réjouissance est arrivée pour les enfants. — Le magister les a envoyés pour qu'ils se réjouissent. — Christ, notre Dieu, garde les notables — Et notre patriarche Bénédicte (ou béni?) pendant beaucoup d'années. — Garde-nous notre maître, Seigneur. — Notre magister venu d'Orient — lit, écrit et prend la tablette.

Suit une acrostiche sur les lettres de l'alphabet grec qui ne peut pas être rendue en une autre langue:

Alpha, chef de l'univers. Béta le Seigneur règne. Gamma, le Christ est né. Delta d'une parole divine. Epsilon il vient sur la terre. Zéta il apporte la vie du monde...

Ainsi de suite. Et les enfants grecs de Rome en ce temps terminaient leurs kalandes par le cri: «Romania nikal!» c'est-à-dire: «Que la Grèce soit victorieuse!» Le même cri que les enfants grecs ont répété de notre temps. Le même vœu que notre nation a réalisé de nos jours.

P. CALONAROS

philosophie

DE LA RELATIVITÉ ET COMME JE LA CONÇOIS

Nous sentons par nos cinq sens, nous en avons cependant un grand nombre d'autres que nous ignorons. Les sens connus sont la vue, l'ouïe, le toucher, le goût et l'odorat. Les autres seraient l'attraction, la transmission de la pensée, l'instinct de la préservation et bien d'autres qui fonctionnent en nous et dont nous ne nous doutons pas.

Je citerai pour mémoire le sens de la lévitation, qui nous fait remuer les objets à distance. Que dirait-on d'un homme dont le cerveau serait conformé par hasard de la même façon que dans un millier d'années, qui vivrait aujourd'hui parmi nous et nous étonnerait par les miracles de ces époques futures qu'il accomplirait de nos jours.

Nos sens sont plus ou moins aigus suivant les cas ou les circonstances. Un aveugle a le sens du toucher plus perfectionné que celui qui voit. Un sourd et muet a la vue plus perçante, quand il lit la réponse de son interlocuteur grâce au remuement de ses lèvres...

Nous en perdons certains, faute d'usage.

Les animaux ont les sens plus développés que nous, ils se rapprochent davantage de la nature et n'ont pas comme l'homme, la pensée qui les en distrait.

Les hommes n'ont pas le même sens, un homme grand et fort ne peut pas sentir comme un homme faible et petit, un homme malade comme un homme sain, un ignorant comme un homme instruit, une femme comme un être masculin.

Chacun de nous vit comme un être à part, isolé de ses semblables.

Nous développons nos sens par le moyen d'appareils, qui les grossissent énormément, mais si puissant que soit ce grossissement, il n'arrive pas à percer l'infini.

C'est pourquoi nous demeurons toujours en deça de la vérité. Où est-elle cette vérité, en quoi consiste-t-elle?

Les uns, les savants croient la trouver dans la relativité des choses, les autres dans l'esprit créateur, qui dirige le monde.

J'ai lu autrefois dans un ouvrage philosophique de Renan, qu'il imaginait la nature comme des êtres de dimensions étranges, dans lesquels nous vivrions et qui n'auraient aucune conscience de notre habitabilité dans leur corps.

Comme les fourmis devant des hommes, qui ne peuvent se faire une idée de ce qu'ils sont et qui quand nous défaisons le travail qu'elles exécutent, doivent l'attribuer à des événements tout autres que ceux de la réalité.

C'est peut-être un peu ça.

A quoi rimerait dans ces conditions, les théories savantes de la relativité ou des croyances à une direction de la divine Providence.

La différence entre les savants et moi, c'est qu'ils en font une science, une règle et moi un simple hasard, une éventualité, un accident.

Chaque être forme un monde à lui tout seul, une unité, chaque chose, chaque objet également.

On doit les compter comme ceci: un, un, un et non pas un et un.

«Cet «un» représente l'infini. Le temps et l'espace n'existent pas pour lui ou plutôt il n'y a jamais eu d'espace ni de temps.

Et alors, si cela est ainsi, que sommes nous dans l'Univers, quelle place y tenons-nous? Mais y a-t-il un Univers et tout ceci n'est-ce pas une invention de notre imagination malade, un effet de nos sens troublés et pervers?

A. WILLNER BEY

REMINISCENCE

«Celui qui n'imagine pas, en traits plus vigoureux et plus beaux et dans une lumière plus vigoureuse et plus belle qu'avec ses yeux mortels et périssables, celui-là n'imagine point du tout.

Blake

La petite âme se traînait sans beaucoup de courage, de ci, de là, et l'univers lui semblait, une fois de plus, dépourvu de sens et de beauté.

C'est le sort de beaucoup de petites âmes qui se cognent à toutes les aspérités du Destin.

Pourtant la route était semblable aux autres routes traversées d'ombre et de lumière, tantôt fleurie et tantôt pleine de fondrières.

Parfois des carrefours déversaient une foule tumultueuse et parfois un calme étrange annonçait une solitude que n'égayait aucun chant d'oiseau.

La petite âme était lasse de pérégrinations. Elle aspirait à une halte où tout serait paix, harmonie, oublié.

Quand elle parvint à s'arrêter pour un repos qui s'imposait, elle s'aperçut, avec effroi, que le crépuscule l'avait menée dans une étendue marécageuse. Il fallait avancer. Et cela signifiait de nouveaux efforts, de la rancoeur, un piétinement dans la fange sans cesse amollie.

Alors la petite âme préféra abandonner la lutte. Morne, elle s'immobilisa et la boue commença son lent travail d'enlèvement.

— «Lutte, pria une voix anonyme. Elève-toi, plane comme tu l'as déjà fait maintes fois. Recueille-toi, affranchis-toi, viens dans la lumière».

Mais la petite âme, ligottée, aveuglée, tendait vainement des forces déclinantes. Tout demeurait ténèbres, pesanteur et lentes angoisses d'agonie.

— «Hausse-toi, dit encore la voix sans timbre. Viens dans la paix ineffable. Sois semblable à une fleur qui va s'épanouir. Rose, jasmin ou magnolia, sois ce bouton encore fermé, à peine entr'ouvert, épanoui dans la splendeur de l'univers.»

Toutes les petites âmes ont soif de poésie, de blancheur, d'infini.

Sollicitée par cette voix persuasive, elle songea «Magnolia encore fermé, à peine entr'ouvert, épanoui, ô magnolia de jadis, comme tu m'as aidée à vivre!...

C'était la fin de l'adolescence dans une Terre du nord, où tout était dur, ironique aux petites âmes qui doivent choisir leur voie.

— N'importe quelle voie, se dit la petite âme, n'importe quelle lutte si l'on peut se réfugier dans le Rêve.

Et elle fit l'apprentissage amer. Elle troqua des illusions contre un peu de nourriture, elle abandonna beaucoup d'idéal pour demeurer loin des cohues dissolvantes.

Solitude et misère sont de bonnes nourrices. Mais la petite âme avait une faiblesse, elle exigeait de la beauté autour d'elle.

— Qu'importe une chambre nue s'il y a, dans un verre, un rameau qui fleurit pour moi.

Il advint que le dénuement ne permit plus l'achat d'une seule fleur. Et la petite âme quitta un soir les chaussées poussiéreuses de la ville pour contempler le visage du printemps.

C'était un crépuscule du commencement des Ages. Emmerveillée, la petite âme découvrit, au fond d'un parc un arbre qui tendait jusqu'au ras de gazon des branches chargées de magnolias.

Il resplendissait, dans cette solitude, comme une oeuvre parfaite avec ses bourgeons encore fermés, ses corolles légèrement entr'ouvertes, ses fleurs épanouies dans la lumière évanescence.

Ce soir-là, la petite âme fut comblée.

Les lendemains, elle connut dans la petite chambre nue le désir, le lancinant besoin de retrouver son plaisir visuel.

Mais le parc était lointain, la petite âme lasse.

Alors, paupières closes dans le crépuscule étrié de cette chambre banale, la petite âme évoqua les bourgeons étroitement gainés, les corolles frémissantes dans le déroulement lent des pétales, l'accablément somptueux des fleurs épanouies dans la grande paix du soir.

Et ce fut ainsi que, sans fièvre, sans étonnement, la petite âme connut la joie de créer, dans le champ clos de son Moi, les inépuisables joies du Poète.

ORLOVA

L'ESCLAVAGE DU SOUVENIR

Sur notre terre se trouvent encore quelques traces
[maudites

que les pieds ennemis ont laissées
Souffle vent du nord, efface à jamais de notre sol
leur empreinte abhorrée

Quoique leur haleine empoisonneuse a cesse de souiller
nos maisons et nos rues,

Elle a laissé en arrière quelque chose qui encore
ploie nos épaules et nous torture

Nous ne jouissons pas de toi, comme avant, Athènes
[chérie,

Notre réveil le matin est lourd...
Notre délivrance ne nous sauve point de l'esclavage
du souvenir et de toutes ces horreurs...

Elle ne nous en sauve pas, tant qu'à chaque aurore
le même astre se lève toujours
lui qui nous a fait voir mortes leurs lèvres juvéniles
et leur main inerte et brisée...

1944

MYRTIOTISSA

(Trad. par E. Psarà.)

CINQ POÈMES DE JACQUELINE DE BARGEDÉ

Absence

Je m'étais parée avec joie
 Revant à ton retour...
 Tu n'es pas venu.
 J'essayais de sourire mais le monde
 était vide...
 Mon cœur est un désert
 où retentit ton absence
 comme la fureur du vent
 dans les palmés ployées
 par un soir de Khamsin..
 Reviendras-tu?
 Je t'ai cherché dans la nuit
 blanche de brouillards lunaires
 Où es-tu?
 J'ai hanté la route,
 et clamé ma folie
 Je suis lasse à mourir..
 Où es-tu?

Rêve

Faisons un rêve
 veux-tu?
 Laisse courrir ta fantaisie
 vers le jardin, où, blottie
 sous le manguier en fleurs,
 dort
 la maison du bonheur.
 Tout y est lumière et joie.
 Lourdes d'amour, les roses
 rayonnent leur fraîcheur
 dans de précieuses coupes
 Les meubles familiers évoquent
 notre présence
 Et de l'âtre jaillit
 le crépitement du bois.
 Connaîtrons-nous jamais
 l'enchantement
 de cette heure?
 Philémon et Baucis,
 saurons-nous trouver
 le sentier
 de la maison du bonheur?

Comme le Jet d'Eau

Tu m'entends rire
 mais tu ne vois pas
 mes larmes.
 Pareilles aux gouttes argentées
 du jet d'eau
 qui chante
 elles emplissent mon
 cœur d'une amertume infinie
 que tu ignores.

Désespoir

Ce soir,
 le noir désespoir abreuve mon cœur.
 Ton regard me fuit,
 et une peine neuve jaillit de ton silence.
 Pire qu'une absence, ces yeux
 qui ne me voient pas,
 détruisent mon fragile bonheur
 O mon âme! écoute
 la plainte des vagues,
 déchirées sur le corail,
 comme mon amour
 par sa froideur.

Spleen

C'est un jour sans soleil
 Un jour où l'on est loin,
 C'est une sombre vieille
 Qui s'en va, qui s'en vient
 Et porte des bas gris,
 C'est une fleur fanée
 On dirait d'une ortie...
 C'est une feuille morte
 Qui tombe et vous emporte
 Dans son tourbillon gris,
 C'est un doux souvenir
 Qui renaît pour mourir
 Plus fort et pour jamais,
 C'est enfin cette chose
 Imprécise, et morose
 Que jette le Passé.

JACQUELINE DE BARGEDÉ

L'ADMINISTRATION D'ALEXANDRIE EN 1893

Une Solution.

En 1893, un des rares Alexandrins qui ait pris à partie la Municipalité, — et le Gouvernement, naturellement, — était Mr. J. Knips-Macoppe, qui publia une excellente étude où il résumait «*quelques réflexions sur les divers régimes municipaux d'Europe comparés avec celui d'Alexandrie*».

D'un tableau synoptique, qui traduisait en expressions numériques les revenus et les ressources des principales villes européennes, il était manifestement établi qu'Alexandrie se trouvait dans un état d'autant plus inférieur que ses rues et ses conditions sanitaires étaient particulièrement déplorable. Ainsi, alors qu'Alexandrie avait 2.400.000 francs de ressources, Bordeaux, avec une population égale, jouissait de 9.000.000 de francs annuellement.

Cette étude préconisait deux solutions pratiques au système économique de notre cité: La première comportait une taxe d'octroi à imposer sur les produits étrangers importés à Alexandrie et destinés à la consommation de la Ville, et préconisait de doubler la taxe des droits d'importation et d'exportation.

Au cas où l'Etat n'y consentirait pas ou que l'agrément unanime des Puissances ne serait pas obtenu, — eu raison de leurs dispositions peu favorables à l'égard de la Municipalité —, Mr. Knips-Macoppe suggérait, comme seconde solution, l'établissement de nouvelles taxes consenties par la loi organique, soit: des centimes additionnels sur l'impôt foncier, un impôt basé sur les loyers à la charge du locataire, l'extension des taxes existantes aux poids, aux entrepôts publics, etc.

Si la Municipalité, au lieu de se laisser influencer par les polémiques stériles soulevées à cette occasion par la Presse, avait alors mis ces suggestions à exécution, les recettes du budget de 1893 auraient doublé. Ce n'est que bien plus tard que la Municipalité apprécia la valeur des 16 petites pages de cette étude et les réalisa.

Tant la Presse que le Public menaient campagne contre l'institution municipale. On lui reprochait de ne pas accomplir son devoir, de dépenser follement les crédits mis à sa disposition, ou même... de théosauriser! Céder avec trop de précipitation aux réclamations, vouloir réformer en quelques années ce qui ne pouvait être que l'oeuvre du temps et d'une gestion prudente et expérimentée, aurait été détruire l'équilibre du budget et ouvrir la porte toute grande à l'emprunt et aux taxes nouvelles qui en constituent le corollaire obligé.

L'Hôtel-de-Ville.

Une des plaintes du public, qui était la plus quotidienne, la plus amère et qui figurait tous les trois mois à l'ordre du jour de la Commission, était l'éloignement du Palais Municipal, alors dénommé l'Ecole-Monument ou le Monument-Ecole.

L'origine de cette dénomination d'Ecole-Monument, qui avait été donnée à l'actuel Hôtel-de-Ville, remonte à 1874. L'inondation du Nil ayant été désastreuse en cette année, l'on dut prendre des précautions exceptionnelles de protection. Les colonies européennes d'Alexandrie décidèrent d'élever un monument en l'honneur de S.A. le Khédive Ismail dont l'intervention aussi efficace qu'énergique, avait rapidement conjuré le fléau. Ce projet de monument, d'un goût douteux, ne satisfait point le Souverain qui, dans Sa sagesse éclairée, arrêta son choix sur l'édification d'une école, et cette école, en l'occurrence, fut désignée sous le nom d'Ecole-Monument, rarement sous celui

de Palais Ismail Pacha. Aujourd'hui on peut encore lire, sur l'entablement qui surmonte l'entrée du Palais Municipal, l'inscription qui commémore ce souvenir.

Le bâtiment de l'Ecole-Monument avait la forme d'un fer à cheval et ne comprenait, à cette époque, qu'un rez-de-chaussée surélevé d'un étage et était entouré d'un jardin public. C'est là que les Tribunaux Mixtes tinrent leurs premières assises et le Gouvernement payait, à cette époque, au Comité des Ecoles Libres et Gratuites, un loyer de 30.000 frs. Puis, lorsque le Palais de Justice fut construit, Son Altesse le Khédive Tewfick affecta ces locaux à la création d'un Musée et d'une Bibliothèque parce que cette destination répondait, dans la pensée du Comité des Ecoles, au but poursuivi lors de la fondation de l'établissement qui était de la consacrer au développement de l'instruction publique. Toutefois la Commission Municipale avait été autorisée d'en jouir gracieusement durant deux ans à la condition, qu'en retour, elle procède à l'aménagement et à l'entretien du Musée et de la Bibliothèque.

Le local avait été consigné à la Commission Municipale le 24 Juillet 1890, les deux années fixant le terme de son occupation étant donc depuis longtemps expiré et le Comité municipal chargé d'étudier la question de la construction d'un Hôtel-de-ville, ainsi que des voies et moyens pour y couvrir la dépense, songea, sous la pression des réclamations publiques à présenter son rapport.

On envisagea d'édifier l'Hôtel-de-Ville en face de la Bourse Khédiviale (Royale), sur le côté ouest de la Place des Consuls (Midan Méhémet Ali). Au point de vue esthétique cela aurait été un embellissement très désirable et ce projet avait en outre l'avantage de transporter le Palais Municipal au point de jonction des quartiers indigènes et des quartiers européens, à l'endroit le plus central. La construction ne devait coûter que 12.000 L.E., que la Ville aurait aisément trouvé à emprunter au taux de 5 %. Les entrepreneurs auraient consenti à n'être payés que par annuités réparties sur une période de 20 ans, ce qui aurait imposé au budget une dépense annuelle minimale, soit 1 % de l'ensemble de son budget.

Ce projet souleva de très vives discussions. L'Honorable Maître A... M..., Vice-Président de la Commission Municipale, commença par relever que le «square» Méhémet Ali n'appartenait pas à la Municipalité qui en avait seulement la jouissance et que certaines «hódjets» pourraient être élevées si quelques mètres du square prévus dans le projet de construction venaient à être enlevés à la circulation publique.

On rétorquait: Il importe aussi de ne pas oublier la véritable destination des locaux actuels qui ont seulement été prêtés provisoirement à la Municipalité mais qui doivent être affectés au Musée et à la Bibliothèque. Il faut donner quelque importance au Musée pour retenir à Alexandrie les touristes qui viennent en Egypte. Les étrangers ne le fréquentent pas et cela se conçoit aisément: on visite un Musée plutôt dans le but de voir un ensemble grandiose que dans l'idée d'étudier des antiquités auxquelles pour ainsi dire, à part un petit nombre de savants, ils n'entendent rien.

L'Honorable S... Effendi A... ajoutait: — L'éloignement des locaux oblige les administrés à s'imposer des frais de déplacement considérables pour tous les rapports qu'ils peuvent avoir avec la Municipalité. Ils sont forcés de s'y transporter jusqu'à huit fois pour régler la moindre affaire. C'est ainsi, par exemple, que le demandeur d'une rokhsa dont les droits ne dépassent pas 20 piastres, doit subir des frais de déplacements aussi élevés que les droits eux-mêmes en supposant qu'il n'ait à s'y rendre que trois fois au moins.

(*) voir notre numéro de Décembre 1946.

Et l'Honorable Monsieur T... F... poursuivait ainsi : — Nous n'entendons pas critiquer les bureaux municipaux. Leur fonctionnement n'est ni meilleur ni pire que celui des administrations de l'Etat, mais il n'en résulte pas moins, pour les intéressés, une perte de temps et d'argent qui leur serait épargnée si l'Hôtel-de-Ville occupait une situation plus centrale.

Le Baron J... de M..., qui était très habile en questions financières, fit remarquer que chaque fois qu'il était question d'une dépense quelconque, même nécessaire, même urgente, la réponse de ses Collègues était toujours la même : « La Municipalité n'a pas d'argent ». Aussi, ajouta-t-il : — Il est bon de ne pas perdre de vue que si nous avons été investis d'un mandat en nos qualités de Conseillers Municipaux, ce n'est pas uniquement en vue de nous donner des satisfactions d'amour-propre, mais pour travailler à être utiles à nos commettants. Puisque la Municipalité est une institution durable, il faut qu'elle fasse oeuvre durable ; et, si les moyens nous manquent, que le Gouvernement nous les fournisse.

L'Honorable Monsieur G... Z..., saisissant la balle au bond, renchérisait : — L'Edifice projeté sera en style arabe et comprendra une grande salle de fêtes, ce qui lui donnera un fort bel aspect et comblera dans une certaine mesure, une lacune regrettable dans une ville de l'importance de celle-ci.

En effet, à cette époque, notre Ville ne possédait aucun monument public à l'exception du Palais des Tribunaux Mixtes. Les Tribunaux Indigènes, les écoles et les hôpitaux étaient aménagés dans des constructions qui n'avaient rien de monumental.

Le Docteur S... Bey (Pacha), directeur de l'Hôpital du Gouvernement, eut son mot à dire. Sans se montrer hostile, il déclara ne pas admettre qu'alors que dans d'autres pays on démolissait les quartiers pour augmenter la circulation de l'air, ici on la diminuait en projetant de bâtir sur une des rares places publiques de la Ville.

Et l'Honorable Monsieur G... G... de lui répondre : — Puisque dans toutes les localités l'Hôtel-de-Ville est au centre, il faut qu'il en soit de même à Alexandrie et les personnages considérables du Pays, anciens présidents du Conseil des Ministres, entre autres LL.EE. Chérif Pacha, Nubar Pacha et Riaz Pacha, ont tous été unanimes à approuver ce déplacement parce qu'ils l'envisageaient comme moyen d'unir les quartiers indigènes aux quartiers européens.

La discussion avait duré plus de trois heures, aussi, le Directeur Général, Chakour Bey (Pacha), qui présidait l'Assemblée, déclara qu'il se voyait forcé, à regret, de se départir de la réserve qu'il s'était imposée en intervenant le moins possible dans les débats de la Commission et, faisant appel à la logique des Conseillers, leur dit :

— Un des hommes éminents que vient de citer l'Honorable Monsieur G... G..., me confiait un jour, en plaisantant, qu'il ne croyait à la Municipalité que quand elle aurait son emprunt et son Hôtel-de-Ville. Nous pourrions d'un seul coup, avoir l'un et l'autre. Mais, pour le moment, sans nous occuper du taux de l'emprunt ou des récriminations, quant au choix plus ou moins heureux de l'Hôtel-de-Ville dont les installations projetées seront insuffisantes d'ici dix ans, au moment où vous vous plaignez sans cesse de nos ressources qui ne permettent pas de faire face aux besoins les plus urgents de la Ville, l'effet moral d'une décision pareille serait déplorable et il est à craindre que le Gouvernement ne réponde aux instantes demandes de l'Assemblée que nos revenus doivent être suffisants puisque nous trouvons les moyens de nous faire bâtir un palais. Aussi, proposerai-je d'ajourner à un an cette discussion.

Cette sage proposition fut écartée ; on vota la construction du Palais par 12 voix contre 7 (et 2 abstentions) ; mais LL.EE. les Ministres de l'Intérieur et des Finances considérèrent comme inopportunes les décisions de la Commission qui avaient pour effet de grever les finances municipales du moment qu'elle avait

momentanément la jouissance gratuite de l'Ecole-Monument.

Aujourd'hui, après un demi-siècle, après maints et maints projets, les choses en sont encore là ; comme quoi il n'y a rien de plus permanent que le provisoire !

L'Unique Place d'Alexandrie.

A cette époque, le square Méhémet Ali était le refuge d'individus mal famés sur lesquels le défaut d'éclairage ne permettait pas d'exercer une surveillance efficace et rendait le séjour impossible aux familles. Aussi la Municipalité songea-t-elle à louer les terre-pleins de cette place aux cafetiers riverains déjà établis. La moitié des allées continuait à être réservée aux promeneurs, la partie du terre-plein en face de l'Eglise Anglaise était réservée aux jeux des enfants et les adjudicataires étaient autorisés à placer, sur l'autre moitié, des chaises, des tables, un kiosque à musique et surtout... à l'éclairer, à leurs frais, par des becs de gaz. Ce ne fut pas qu'une nouvelle source de revenus pour la Municipalité, le square s'illumina et grâce à la surveillance du personnel des cafetiers désirant s'assurer une clientèle sérieuse, composée de personnes honorables, le square fut en quelque sorte... assaini au point de vue moral.

L'Eclairage.

En 1893, le black-out existait sans ordonnance militaire puisque les deux tiers de la Ville étaient, la nuit, plongés dans une obscurité complète. C'était une honte pour une cité rivalisant en importance avec les autres villes de la Méditerranée. Cette ténébreuse histoire vaut-elle la peine d'être rappelée ?

C'est en 1865 que la concession de l'éclairage au gaz fut donnée par le Gouvernement à Messieurs Lebon et Compagnie pour la durée de 30 années. Or, quatre ans plus tard, en 1869, sans aucun avantage, sans compensation aucune, le Gouvernement accordait à cette Compagnie une prorogation de 45 années ! Ainsi, d'après les conventions établies, la Municipalité se trouvait dans l'obligation de payer, pendant 48 ans, 11.000 L.E. par an, pour 1.434 lanternes seulement.

Contrat onéreux qui condamnait Alexandrie à ce dilemme : Ou l'obscurité dans la plupart de ses rues pendant un demi siècle encore, ou l'acceptation de charges accablantes puisque si, au taux établi, la Municipalité désirait ajouter un millier de reverbères à ceux existant jusqu'ici, cela aurait représenté 8.000 L.E. de dépenses annuelles, soit presque le dixième de son budget global.

Cette somme, la Commission ne pouvait la trouver, et même si elle en avait la disposition, elle l'aurait certainement consacrée à une question plus importante, celle de l'assainissement de la Ville dont la nécessité devenait de plus en plus impérieuse en présence des proportions effrayantes qu'atteignait le chiffre de la mortalité.

Le besoin d'étendre l'éclairage public était urgent. Depuis l'introduction du gaz, 28 ans s'étaient écoulés et les quartiers les plus populeux en demeuraient privés, bien que leurs habitants, en raison de leur nombre, supportaient la plus forte part des impôts. Ils avaient donc contribué pendant 28 ans aux dépenses faites par la Ville pour l'éclairage sans jamais en jouir et il était impossible de maintenir pendant 48 ans encore un état de choses qui les mettait, vis-à-vis des quartiers privilégiés, dans des conditions d'inégalité révoltantes pour l'esprit d'équité et de justice qui animait les Membres de l'Assemblée.

Il ne fallait pas perdre de vue que dans une Ville essentiellement commerciale comme Alexandrie, qui était pour ainsi dire le trait d'union entre les négoce des autres pays et celui de l'Egypte, l'éclairage présentait un intérêt capital au point de vue de l'ordre public. L'une des conditions essentielles du commerce est la sécurité et celle-ci ne peut être assurée de façon efficace que par l'augmentation de l'éclairage qui est, la nuit, une mesure préventive des plus utiles

contre le vol puisqu'elle permet aux agents de la force publique d'exercer une surveillance efficace que les ténèbres rendraient difficile autrement. Et c'est à cet effet que le Gouverneur, S.E. Mohamed Maher Pacha, avait obtenu de la Commission que les rares reverberes existants fussent éclairés jusqu'à une demi-heure après l'aube.

Devant cette situation, la Commission ne se découragea pas. Elle s'était demandé s'il n'était pas possible, à l'aide d'un remaniement du contrat, en reportant sur un plus grand nombre d'années les bénéfices que réaliserait la Compagnie Lebon, d'arriver à augmenter l'éclairage public sans mettre de trop lourds sacrifices à la charge de la Municipalité. On ne pouvait, en effet, raisonnablement demander à la Compagnie, sans compensation, l'abandon de sa situation privilégiée: une société commerciale et industrielle fait des affaires et non pas du sentiment.

Des polémiques ardentes furent soulevées dans la Presse. «Mais, — disait-on —, la Municipalité devrait chercher à faire rompre les contrats par l'autorité judiciaire». Cette opinion, en effet, offrait, à première vue, une perspective trop séduisante pour que le Collège n'ait pas cherché à la réaliser. Des juristes avaient été consultés; le Comité du Contentieux de l'Etat avait étudié la question; des Membres de la Commission s'en étaient même occupés, mais tous avaient dû reconnaître que l'espoir d'aboutir à un résultat quelconque, à l'aide d'un procès, était si éloigné qu'il fallait le considérer comme quantité négligeable et qu'en tous cas les avantages obtenus seraient des plus minimes. Enfin, une fois l'action terminée, la Compagnie du Gaz n'aurait plus eu aucun intérêt à se montrer conciliante, puisqu'elle aurait été définitivement fixée quant à ses droits. L'idée d'intenter un procès devait donc être abandonnée.

Une autre objection avait été soulevée: On s'était demandé pourquoi la Municipalité ne faisait pas usage du droit de concéder tout autre mode d'éclairage électrique? A cet égard, il importe de s'entendre. S'agissait-il de l'éclairage public? Mais alors la Municipalité aurait dû payer, à la fois, et pour le gaz et pour l'électricité puisqu'elle demeurerait toujours tenue de servir à Messieurs Lebon et Compagnie une annuité de 11.000 L.E., pour ses 1.434 lanternes. C'était donc s'imposer un sacrifice sans rien obtenir en retour.

S'agissait-il de la concession de l'éclairage des particuliers? C'eût été alors préjuger la question de

l'éclairage. De ce côté encore la solution proposée venait se heurter à l'impossible.

Enfin, comme dernière suggestion, la Presse disait: Pourquoi n'attendez-vous pas que l'éclairage électrique puisse être établi à des conditions plus avantageuses que le gaz?

La science nous a habitués à des découvertes si soudaines que rien ne peut plus nous surprendre, spécialement en matière d'électricité. Mais de ce qu'un progrès soit dans le domaine du possible, s'ensuit-il qu'il faille s'abstenir de rien améliorer? La Municipalité devait-elle, comme Hamlet, se confiner dans le doute? Et, semblable en cela à ce prince du Danemark, hésiter à rien entreprendre parce que l'avenir lui était inconnu? L'immobilisme devait-il être le dernier mot de la sagesse?

Assurément pour les gens qui habitaient les quartiers bien éclairés, la patience à l'endroit des autres était une des vertus les plus faciles, et remédier aux visssitudes du présent était un plus beau titre de gloire que de parler sans cesse de l'avenir.

La Commission se mit donc à l'oeuvre et, après de longs efforts réussit à réduire le prix de 36 % approximativement; par contre, la Compagnie recevait une prolongation de concession de 51 années environ.

La Commission fit mieux encore. Soucieuse de voir la Ville se maintenir à la hauteur du progrès scientifique dont elle se préoccupait, elle réussit à débarrasser la Ville des entraves d'une concession qui la condamnait au gaz pendant un demi-siècle (c'est-à-dire jusqu'à nos jours.) elle stipula son droit d'imposer à la Compagnie le remplacement de l'éclairage au gaz par tout autre mode plus avantageux qui aurait été consacré par une expérience de deux années. De la sorte, lorsque la lumière électrique devait arriver à se substituer au gaz pour l'éclairage des rues, par une réduction des frais de ce système, les économies résultant de ce changement seraient partagées par moitié entre la Compagnie et la Ville.

De plus, la Ville avait la garantie de la Compagnie d'adopter les appareils d'éclairage les plus perfectionnés au même titre que les Villes d'Europe. L'avenir, de ce côté, avait été également réservé. C'est donc, grâce à la sagesse des Conseillers de 1893, que nous avons le service électrique dont nous jouissons, — plus ou moins — pour le moment!

(à suivre)

CHARLES ZAHAR

PRAYER

English adaptation by **John Papasian**

If you but knew how I weep
to live alone and with no home,
you would along my sad walls creep
and to me come.

If you but knew the soothing balm
a heart can bring to loneliness,
you would when evening skies are calm
my poor hand press.

If you but knew how rich would grow
in me a single look you cast,
you would glance up at my window
as you went past.

And if you knew how well I loved,
if you but knew the depths within,
you would perhaps be even moved
to enter in.

PRIÈRE

de **Sully Prudhomme**

Ah! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyer,
Quelquefois devant ma demeure
Vous passeriez.

Si vous saviez quel baume
Apporte au coeur la présence d'un coeur,
Vous vous assoiriez à ma porte
Comme une soeur.

Si vous saviez ce que fait naître
Dans l'âme triste un pur regard,
Vous regarderiez ma fenêtre
Comme au hasard.

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment,
Vous entreriez peut-être même
Tout simplement.

SONNETS DE LA MORT

par Gabriëla Mistral

Les «*Sonnets de la Mort*» furent le point de départ de l'ascension prestigieuse de Gabriëla Mistral. Ils représentent une étape importante dans sa vie et dans la littérature castillane.

I.

De la niche froide où les hommes te déposèrent
je te descendrai dans la terre humble et ensoleillée.
C'est là que je m'endormirai à l'insu des hommes
et que nous rêverons sur le même oreiller.

Je t'étendrai sur la terre ensoleillée avec une
sollicitude de mère pour le fils endormi
et la terre aura des suavités de berceau
pour recevoir ton corps d'enfant endolori.

Puis j'y répandrai poudre de terre et poudre de roses
et dans la poussière azurée et subtile de lune
les dépouilles légères en seront enveloppées.

Je m'éloignerai chantant mes belles vengeances
car dans cette profondeur ignorée la main d'aucune
ne descendra pour me disputer la poignée de tes os.

II.

Cette longue lassitude deviendra lourde un jour
et l'âme dira au corps qu'elle ne veut point continuer
à traîner sa masse au cours du chemin rose
où vont les hommes heureux de vivre.

Tu sentiras qu'à tes côtés on creuse fougueusement,
qu'une autre dormeuse arrive à la cité de quiétude.
J'attendrai que l'on me couvre totalement
et puis nous parlerons pour une éternité.

Seulement alors tu comprendras pourquoi n'aura
pour les fosses profondes, ta chair,
car tu as dû descendre sans fatigue vers le sommeil.

La lumière se fera dans la zone des signes, obscure,
tu sauras que dans notre alliance il y avait l'em-
et que, rompu notre pacte énorme, tu devais mourir.

III.

D'affreuses mains prirent sa vie depuis le jour
où, sur un signe des astres, j'ai quitté son parterre
neigeux de lys. En jouissance de fleuraison.
D'affreuses mains y entrent tragiquement.

Et je dis au Seigneur: «Par des routes mortelles
on l'emmène. Ombre aimée que l'on ne sait guider.
Arrache-le, Seigneur, à ces mains fatales
ou plonge-le dans ce profond sommeil que tu sais
[donner!]

Je ne peux lui crier et ne peux le suivre!
Sa barque est poussée par un vent noir de tempête.
Renvoie-le dans mes bras ou fauche-le en fleur».

Et la barque rose de sa vie sombra...
Ne sais-je ce qu'est l'amour? N'ai-je point eu pitié?
Toi qui vas me juger, tu le comprends Seigneur.

(Traduction Gaston Zananiri)

GABRIËLA MISTRAL

LA MOMIE DE ROUVEYRE

A BARBIZON

«Tout le monde connaît Rouveyre ou pour le moins ses caricatures, et tout le monde sait qu'il a été l'ami d'Apollinaire, de Léautaud et d'André Billy, lequel vient de raconter la plaisante histoire de momie que voici. Rouveyre s'était installé avant la guerre à Barbizon, ce lieu charmant situé en bordure de la forêt de Fontainebleau, illustré jadis par Théodore Rousseau, Daubigny et tant d'autres paysagistes. Il avait appelé sa maison: «le Canard Sauvage». (N.d.l.r.).

«Lorsqu'il quitta son grand appartement de la place Saint-Michel, Rouveyre transporta au «Canard» des meubles et des bibelots qui en provenaient, entr'autres une momie égyptienne qu'il avait achetée à la vente du peintre Poilpot. Dans sa gaine, cette momie, que, si je ne me trompe, on disait être celle d'une danseuse des environs de l'an 2000 avant notre ère, fut déposée à la cave du «Canard» en attendant un meilleur gîte. Rouveyre avait l'intention de procéder à son démaillotage et il comptait sur moi pour l'assister dans cette opération renouvelée de celle à laquelle se livrent, dans le prologue du «Roman de la Momie», le professeur Rumpnius et le jeune lord Errandale, mais dont j'avoue que ne m'apparaissait pas l'urgence. L'infortunée danseuse qui réjouit peut-être les regards de Sésostris, veilla sur le «Canard» longtemps après le départ de Rouveyre. Elle y était encore ces jours-ci quand des évacués de Melun, à qui le «Canard» avait été attribué comme refuge, la découvrirent dans son modeste hypogée et reculèrent épouvantés. Ils allèrent en droiture à la mairie et déclarèrent refuser de loger sous le même toit qu'elle et, avec l'autorité que donnent le malheur et l'exil, exigèrent qu'on l'ôtât de là. Ils prétendaient que les anciens Egyptiens possédaient le secret de radiations maléfiques dont les effets se faisaient encore sentir après des dizaines de siècles, ainsi que le prouvaient les représailles exercées par Tout-An-Kamon sur les violateurs de sa sépulture. Bref, ils parlèrent si fort et si haut, allant jusqu'à mettre en doute le droit qu'ont les particuliers de détenir chez eux des cadavres, que l'autorité municipale fit transporter la momie au cimetière. Dans une camionnette réquisitionnée et sous la surveillance du garde-champêtre assis à côté d'elle, la momie tirée de la cave du «Canard», gagna le caveau provisoire. Elle y est encore.

Ce n'est pas sa dernière étape sur cette terre inhospitalière.»

ANDRÉ BILLY

DONS

Je n'irai pas bien loin:
Jusqu'au seuil, sur la porte,
Et le parfum des foins
Que la brise transporte
Vaudra myrrhe et benjoin.

Je n'aurai pour flambeau
Que la clarté lunaire
Accrochant au linteau
Ses grappes de lumière
En guise de rinceaux.

Je n'aurai pour chanson
Que le cri monotone
Et strident des grillons
Que va cacher l'automne
Au creux blond des sillons.

Puis je refermerai
Ma porte sur le monde
Pour qu'en mon cœur secret
Doucement se confondent
Tous ces dons éthérés.

LOUIS OVIDE

MELODIES POPULAIRES GRECQUES

Par Henriette Péridis

Mieux que toute description ou image, la musique populaire exprime fidèlement le caractère d'un peuple. Les sources de son inspiration sont pures. Aucune littérature apprêtée ou artifice sophistiqué n'intervient ici pour altérer les sentiments prime-sautiers, qui font vibrer l'âme d'un peuple. C'est le reflet *réel* de la joie, de la douceur, de l'espérance, de la foi, se manifestant sobrement à travers les chants improvisés des rhapsodes des îles, des montagnes et les plaines. C'est un jaillissement spontané qui sort du fond du cœur, le miroir de la sensibilité et de la sagesse d'un peuple. Comme dirait Gide, ces chants: «ne sont pas chargés d'intellectualité mais de vie».

Nombre de ces chansons ont une couleur locale particulière et reproduisent non seulement le caractère des gens de leur région, mais encore le paysage qui leur a donné naissance, comme nous verrons plus loin dans l'analyse de quelques-uns de ces chants.

Le compositeur Grec M. Manolis Kalomiris dans son récent discours de réception à l'Académie d'Athènes a dit: «Les joueurs de flûte, de chalumeau, de lyre crétoise, les chantres de Chypre, les kémendjédjis du Pont-Euxin, les ménétriers de l'Épire, les violoneux de Missolonghi, les pleureuses du Magne et d'autres artistes connus ou inconnus, ont été les humbles artisans, les créateurs de ce trésor poétique et musical».

Il faut ajouter que le Dodécannèse a apporté une contribution considérable à la musique populaire grecque. Dans ces îles, le chant joue un grand rôle dans les manifestations de la vie sociale des habitants: Chansons de mariage, éloges des mariés, des parents et des invités, chansons de la danse et du festin, du travail matinal, du moulin à bras, des bergers, de la migration, du départ des navires, chansons des travailleurs de la mer, des pêcheurs d'éponges, de merveilleuses berceuses, des chants religieux, des «lamentations», des chants patriotiques, des distiques sur l'amour, sur la beauté, sur la nature, toutes les occasions sont bonnes pour donner naissance à des chansons. Ces mélodies ont toute la fraîcheur des sources et tout le parfum de la montagne grecque.

Les chansons du folklore hellénique reposent sur une gamme harmonique naturelle. Un grand nombre d'entr'elles adoptent des gammes antiques: doriennes, hypodoriennes, lydiennes, phrygiennes etc. Elles sont transmises par des vieilles gens qui les avaient recueillies des générations précédentes. C'est un trésor musical inestimable qui constitue pour nos compositeurs une grande source d'inspiration.

Dans les chansons dodécannésiennes apparaissent aussi des vestiges de la poésie épique byzantine des IX^e et X^e siècles. L'éminent savant belge M. Henri Grégoire a retrouvé des fragments de la célèbre chanson de geste «Dighénis Akritas» dans une collection des chants du folklore dodécannésien, faite par le professeur suisse M. Baud. Boyv, tels que «Le petit Constantin» et autres.

Dans le prolongue de son oeuvre intitulée «Dighénis Akritas» parue durant la guerre en Amérique, M. Henri Grégoire, nous rapporte une anecdote, qui parle d'un épisode ayant donné naissance à une chanson klephte: «Le polémarque Colocotronis apprend que le jour de Pâques une force armée d'Ottomans avec des Grecs enchaînés parcequ'ils aidaient les Klephtes (1), passera près d'un poste de vigie qu'il gardait avec ses hommes. Il dit à ses pallikares: Pendons nos amulettes à un sapin et baisons-les et ce sera notre messe et nos Pâques et allons libérer les captifs. Et pour les galvaniser, il improvisa à l'instant même un chant qu'il entonna sur un vieil air populaire de Charon: En voici une traduction:

Manger, boire et chantonner

*Ce n'est pas ce qui compte
Il nous faut faire une bonne action
Pour le salut de notre âme
Il y a des gens qui construisent
Eglises et monastères
Du pont de Tricha ô mes braves
Allons monter la garde
Le Voivode y passera
Traînant des Grecs enchaînés
Leurs chaînes nous allons briser
Libérer les esclaves!*

Ils se rendirent au pont, se jetèrent avec fureur sur les Ottomans. Un des Colocotronis et huit Ottomans tombèrent. Les prisonniers furent délivrés.

La comparaison que certains font du chant populaire grec avec la musique orientale est-elle justifiée?

M. Kalomiris pense à juste titre que le rayonnement de la musique hellénique depuis Alexandre I^{er} Grand, et, plus tard, le prestige et la renommée de la musique ecclésiastique byzantine ont influencé grandement les Pays Orientaux et Slaves et que par contre l'influence orientale durant la domination Ottomane n'a pu fausser dans son essence le sentiment musical du peuple grec. D'après le compositeur Georges Lambelet, auteur d'un intéressant recueil de chansons populaires grecques, s'il y a influence d'autres races et surtout asiatique et slave, elle est minime et n'a pu altérer le tempérament musical grec qui a su assimiler d'une façon heureuse les éléments étrangers et les asservir à sa propre inspiration.

Il faut donc souligner que la muse populaire hellénique qui a influencé plus ou moins tous les Pays Balkaniques jusqu'à la Hongrie et toute la Méditerranée Orientale jusqu'aux Pays Arabes et la Péninsule Ibérique ainsi que la musique populaire scandinave et hindous, a gardé jalousement ses éléments originaux.

En subissant l'influence d'une autre civilisation, chaque peuple ajoute nécessairement son caractère et son expression propres. Ainsi les mélodies orientales, monotones et langoureuses portent un sceau asiatique évident. Cette musique voluptueuse et mélancolique serpente et se pâme se roulant longuement autour du même motif sans parvenir à prendre son élan vers la lumière et la joie.

Les sources d'inspiration du chant populaire grec sont différentes. Comme chez leurs ancêtres, c'est surtout l'adoration de la nature, et l'amour de la patrie qui prédominent dans les chants populaires. En opposition au ton dolent et traînant sans fin de l'*amané* oriental, la muse populaire hellénique préfère les mélodies qui ont un rythme vif, un style impératif ou allègre: *éléments vigoureux*, qui sont plus près de sa nature méditerranéenne, plus conformes à ses sites idylliques, aux lignes pures et aux couleurs chaudes, baignant dans une atmosphère limpide.

Souvent le peuple grec met dans ses chansons, de l'enjouement, de l'humour, parfois même, de l'ironie caustique. Il dépeint les splendeurs de la nature, chante la beauté et l'amour, exalte les hauts faits d'armes de ses héros et leurs luttes épiques. Il le fait toujours sur un ton puissant. Il exprime la joie et souvent la douleur en chantant et en dansant et cela depuis l'antiquité. *La grande majorité de ces mélodies sont des danses chantées!* Les chansons du folklore grec se basent fréquemment sur des gammes doriennes et hypodoriennes, considérées chez les anciens grecs comme étant le plus appropriés aux thèmes forts, impératifs et guerriers.

Si parfois elles sont tristes et pleurent le sort de ces capitaines et de leurs pallikares guerroyant et mourant dans les montagnes, elles gardent dans l'infortune une résignation farouche, une fierté indomptable et une âpre persévérance dans la lutte contre le tyran. C'est en dansant autour d'un feu de camp dans la mon-

(1) On appelait Klephtes les résistants sous la domination turque.

tagne, près des cimes altières où les aigles ont leurs aires qui s'égrènent les lamentations viriles de ces héros quand ils se réunissent après la lutte, cherchant dans ces chants qui les raniment l'oubli de leurs malheurs.

La danse de Zalongo. Le peuple grec a associé de tout temps le chant et la danse à différentes manifestations de sa vie. Dans l'antiquité on accomplissait des rites chantés et dansés durant les pompes funèbres autour des tombes de ses morts. Dans une inscription épigraphique découverte en Béotie, parlant d'un Epaminodas fils d'Epaminondas riche organisateur de concours théâtraux célébrés en Béotie vers 37-41 apr. J.C. en l'honneur d'Apollon, on lit le passage suivant: «*Il a pieusement exécuté et les pompes paternelles et la danse de Syrtos (danse qui est en honneur en Grèce jusqu'à nos jours).*» La Danse de Zalongo a trait à un épisode historique durant la domination ottomane. C'est une danse chantée dramatique exécutée par les héroïnes Souliotes (femmes originaires de Souli, petite ville d'Epire) qui, mises en demeure de se livrer aux conquérants préférèrent mourir. Elles se rassemblèrent au bord d'un précipice, sur le rocher de Zalongo et là, se tenant par la main et formant une grande ronde elles se mirent à danser en chantant un air d'adieu au monde, à la douce patrie, à la liberté. Arrivées au bord, elles se détachaient l'une après l'autre et se jetaient dans le précipice.

Chansons plaintives. Il existe deux sortes de lamentations: celles qui s'égrènent à la mort des êtres bien-aimés ou mirolôia et les lamentations patriotiques. J'ai entendu parler des célèbres mirolôia du Magne (contrée du Péloponèse) chantées par les femmes de cette région qui, dit-on, ressuscitent par leurs accents pleins de grandeur, les rites funèbres de l'antiquité.

Lamentations patriotiques de l'Epire du Nord. Quand on les a entendues une fois, il est difficile de les oublier. Les enfants de cette malheureuse région, se trouvent en grande partie, dispersés aux quatre coins du monde, chassés de leurs foyers soit par les persécutions des divers envahisseurs, soit par l'aridité du sol comme c'est le cas, hélas! pour la plupart des autres régions de la Grèce. Ainsi dans leurs mélodées plaintives, on rencontre très souvent le leitmotiv de la migration sous toutes les formes: «*Mon pauvre oiselet migrateur, mon oiselet plaintif, la terre étrangère jouit de ta présence et à moi, il ne reste que ta douleur!*»

Lorsque les Epirotes se réunissent (leurs colonies sont nombreuses à l'Etranger et assez florissantes) à l'occasion d'une fête ou d'une cérémonie, ils danseront les pas et chanteront inmanquablement les mélodées du Pays lointain. Rien ne les émeut autant que de se remémorer et de parler de leur contrée. A ce souvenir, souvent, leurs yeux se mouillent. Je les ai entendus chanter, entr'autres chansons émouvantes. «*La prise de Doliana*» et j'avoue que j'ai moi-même essuyé une larme. Ils entonnent cette mélodée à la façon d'un psaume au ton vigoureux en appuyant et en coupant subitement la dernière syllabe à la fin de chaque strophe comme si leur respiration venait à manquer. En voici la traduction:

*Ils ont pris Doliana aujourd'hui
Ils en ont fait des ruines
Mon pauvre Déliyanni!
Ils ont pillé sequins, florins
Diamants et perles fines
Ils ont aussi emmené
Une jeune et belle mariée
Mariée de deux années
Que ne marches-tu, jeune épousée?
Si lentement tu avances!
Les sequins sont-ils pesants?
Les florins pèsent-ils? (1)
Ni les sequins ne me sont lourds
Ni les florins me pèsent
Mais bien le petit enfant, hélas!
Seul au berceau laissé*

Le savant professeur et folkloriste M. Kyriakidis compare la poésie populaire grecque à «*un arbre séculaire aux branches multiples et à végétation vivace dont les racines plongent dans le sol fécond de l'antiquité, le tronc se développe durant l'époque byzantine et les branches s'épanouissent durant les années héroïques des Klephtes et des insurrections.*» On peut en dire autant du chant populaire!

Certaines de ces chansons et surtout les airs nous viennent du fond des siècles. Le musicographe français Amédée Gastouet a reconnu dans le thème musical d'une chanson très connue intitulée «*La femme du Pope à son métier*» l'air d'un vieux psaume byzantin qui était transmis déjà au Xe siècle probablement par quelque pieux croisé, à l'Eglise Catholique et utilisé pour le psaume 157e de David. De cet air religieux l'espèglerie populaire a tiré une danse, en transformant le rythme lent en rythme vif et en appliquant à la place des paroles saintes des vers profanes et même irrévérencieux: La femme du Pope tout en tissant maugrée contre son malheureux sort. Son pope de mari qu'elle qualifie de vieux bouc barbu n'a pas l'heur de lui plaire. Elle voudrait plutôt courir la prétentaine avec un jeune et beau berger qui a su la charmer par les sons mélodieux de sa flûte.

Suivant M. Kalomiris: «*le sentiment tonique du peuple grec se lie à travers l'écoulement du temps, comme une invisible chaîne d'or, non seulement à la tradition ecclésiastique byzantine, mais encore à la théorie de la musique grecque ancienne dont l'accès, malheureusement, nous est presque impossible: Il est pourtant certain que le système des tons et des airs anciens demeure encore tout à fait vivant chez le peuple hellène.*»

Des compositeurs Grecs ont recueilli, composé ou transcrit des chansons populaires et ont contribué à leur propagation. Mais cette musique dans ce qu'elle a de plus authentique et de plus spontané, est l'oeuvre anonyme des troubadours des îles, des montagnes et des plaines. Ce sont d'humbles chantres, des musiciens ambulants, des villageois qui improvisent suivant les circonstances, sur des vieux airs, que, parfois, ils modifient d'après leur inspiration et leur instinct musical, le plus souvent infailible.

Durant les siècles sombres de la domination étrangère le chant populaire se développa encore plus et engloba aussi les sentiments de la résistance à l'opresseur. Cette période est très féconde en chansons, patriotiques, klephtes et autres avec, une grande force d'expression dramatique.

Après l'insurrection de 1821 et la libération, le peuple, des bourgs de l'Hellade (et Athènes était aussi presque un bourg en ce moment-là avec ses 18.000 habitants) rompit le contact avec la muse populaire et se laissant influencer par des sources étrangères et par le romantisme facile de cette époque se mit à chanter des productions faibles et fades accompagnées de soupirs et de sons de guitare: «*L'heure est venue, je te dis adieu, c'est en pleurant que je m'en vais!*... «*Et, sans doute, pour la convaincre tout à fait de sa douleur, Roméo se mouchait bruyamment sous la fenêtre de Juliette.*»

Quant à la musique populaire contemporaine, il faut, hélas! reconnaître, qu'elle s'inspire fortement du tango: musique de provenance étrangère, langoureuse et amollissante, musique superficielle exclusivement sensuelle, production tropicale qui n'a rien à voir avec l'esprit viril et l'âme profonde du peuple grec.

Le chant populaire hellénique qui est sorti des entrailles tourmentées de la mère-patrie, en jaillissant avec un tel lyrisme du coeur ardent de ses enfants a été la consolation et l'encouragement du guerrier et du peuple asservi (mais *non* soumis). Il a été le flambeau allumé de l'espérance à travers les siècles de l'esclavage, le son du clairon dans les luttes que le peuple grec a soutenues inlassablement pour conserver sa nationalité et sa religion ainsi que pour recouvrer sa liberté.

(1) Sequins et florins qui ornent les costumes régionaux des femmes d'Epire.

Melodies Populaires GrecquesTraduites et chantées par M^{me} Henriette M. Peridis à son Récital

Le Torrent. — La poésie de cette mélodie fraîche, nous rappelle, l'épisode fameux de Nausicaa relaté dans l'Odyssée. A l'instar de cette princesse et de ses suivantes, des jeunes filles vont «blanchir» leur linge nuptial dans les eaux du Torrent, qui coule tantôt sinueux et tantôt impétueux.

Un jeune amoureux souhaite d'être emporté par le cours du fleuve, car il est impatient de voir sa belle. Finalement il s'y rend et attend, sans doute caché dans les roseaux, comme Ulysse lui-même, l'arrivée des jeunes filles. Dès qu'apparaît celle qu'il aime, fontaine et rivage se mettent à briller de l'éclat de sa beauté.

L'eau du Platane, danse chantée de Samos. — Cette mélodie contient toute la nostalgie du Samiote émigré pour son île lointaine. Ce n'est pas le vin fameux de sa patrie, mais l'eau fraîche et pure qui coule sous le Platane qu'il désirerait boire. Cette eau limpide de la fontaine où va puiser sa bien-aimée, cette eau qui désaltère et qui régénère.

Ah! qu'il voudrait aussi embrasser sa mie sur la bouche, sa mie restée à l'attendre fidèlement là-bas et dont il garde précieusement l'image, gravée, dit-il, dans une petite amende qu'il a fendue!

L'Aigle au repos. — La musique de cette mélodie qui s'appuie entièrement sur une gamme hypodorienne a une allure majestueuse digne d'un Aigle.

La poésie est une allégorie et l'Aigle, ici, est un polémarque dont le cœur a été atteint par les flèches de Cupidon. L'objet de son amour est une frêle créature: la Perdrix!

Assis au soleil, il contemple ses serres dont il est, lui-même, épouvanté. Il les supplie d'être douces et de ne pas lacérer celle qu'il aime, car, il voudrait, la mettre en cage afin qu'elle chante chaque matin. Pour amadouer ses affreuses griffes ils les appelle: «mes griffettes».

Le Papillon diapré, danse chantée de Thessalie. — Des jeunes filles se tenant par la main dansent en rond en chantant. «Elles voudraient, disent-elles, effleurer avec la même grâce légère l'herbe et les branches à l'instar du Papillon. Elles souhaiteraient aussi posséder ses atours merveilleux, ses couleurs chatoyantes pour être très belles aux yeux du fiancé». C'est une de ces danses nationales pour jeunes filles, où la Coryphée tout en dansant, chante un premier couplet, en solo, puis se tait et ses compagnes reprennent en chœur ce couplet et ainsi de suite pour les couplets suivants.

Simo la belle, chanson macédonienne. — Cette mélodie née dans la contrée boisée de Macédoine a trait à une aventure d'amour et de chasse.

Un amoureux évincé, prie Dieu qu'il pleuve, qu'il neige, que l'hiver soit rigoureux, afin que son rival aille à la chasse et se fasse dévorer par les bêtes féroces. Mais voici Thanos l'heureux rival descendant de la montagne! Il rentre de la chasse chargé, non seulement de cerfs et de gibier vivant, mais encore il ramène des bêtes féroces apprivoisées. Il ne reste plus au premier, qu'à se lamenter sur la perte plus que probable de la belle Simo!

La musique de cette chanson est impérative. L'accompagnement aménagé par Lavdas évoque des cymbales. Le texte contient le cri original de «lé-lé-lém» espèce d'hallali, probablement, une altération de l'antique ἐλάειν fréquent dans les invocations à Apollon comme Dieu de la chasse.

En voici une traduction:

SIMO LA BELLE

Qu'il pleuve mon Dieu, lé-lé-lém
Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il tonne!

Et que l'hiver soit rude
Simo ma bè-Simo ma bè ah! Simon ma belle mie

Que Thanos aille lé-lé-lém
A la montagne chasser
Et que les loups l'dévoient
Simo ma bè Simo ma bè ah! Simon ma belle mie

Thanos revient lé-lé-lem
De la montagne revient
Ah! je le vois descendre
Simo ma bè... etc.

Gazelles et cerfs lé-lé-lém
Ramène tout vivants!
Bêtes féroces domptées
Simo ma bè... etc.

Le Prix du baiser, danse chantée de l'île de Chio. Une caravelle quitte l'île de Chio et s'échoue sur une côte sablonneuse! Là-dessus, l'équipage ne trouve rien de plus pressant à faire qu'à s'occuper d'établir une liste des prix du baiser tel qu'il a cours en Orient et en Occident. Suivant ses calculs, le baiser de la femme mariée vaut 4 florins, celui de la veuve se monte de suite à 14. Quant au baiser subtilisé en douce, il atteint d'un bond, le chiffre de 44. Mais attendez! Il y a encore plus cher: c'est le baiser de la pucelle! Celui-là ne vaut pas moins de mille florins!

Dourou-dourou, chanson crétoise. — Dourou-dourou c'est l'imitation du son de la petite lyre crétoise très en honneur en cette île.

L'insulaire amoureux accorde donc sa lyre et va conter fleurette à sa belle et lui chanter ses distiques. Seulement, le gas est crétois, c.à.d. guerrier avant tout, aimant par-dessus tout la liberté et n'acceptant pas de l'aliéner, même à la Loi de l'Eros.

Il dit à son amante en des strophes bien sonores: «On t'a peut-être dit que je t'aimais, mais ne te hasarde point d'oublier, que je peux me passer de toi». Ou encore: «Ne te préoccupe pas de l'Aigle qui vole sous la pluie, soucie-toi de l'oisillon qui n'a point de plumes pour prendre son vol.

La Pafitissa, Chanson de Chypre. — Le Chypriote enfant légitime de son île qui a donné naissance à Cypris possède à l'encontre du Crétois un ardent tempérament d'amoureux! Il chante, dans son dialecte savoureux des strophes enflammées de passion à sa Dulcinée: «Ce que tu m'as mis au cœur, ce n'est pas du feu que l'eau puisse éteindre; c'est un mal incurable, qui me ronge et qui me fera périr». Ou encore: «Hier soir jusqu'à minuit j'étais sous la fenêtre. Je t'entendais gémir et disais: «Dieu te garde! ma belle» et il y a lieu de croire, que la belle, elle-même, gémissait du mal d'amour.

L'Aigle qui passe, chanson klephte. — Ce chant allégorique est en même-temps une élégie et un hymne! Un hymne à la bravoure de l'intrépide guerrier klephte, qui, même après sa mort demeure invaincu.

Un aigle passe tenant dans ses serres la tête d'un jeune «lévendis» (lévendis veut dire gaillard de belle allure!) Celui-ci provoque fièrement l'aigle qui déchiquète ses chairs en lui disant: «Aigle, tu peux manger ma jeunesse et ma «lévendia», tes ailes n'en deviendront que plus puissantes!» Et, entre-temps, regardant dans le fond de la plaine, il aperçoit une espèce de brouillard qui est un rassemblement d'autres Klephtes — ses camarades — qui se préparent à continuer la lutte.

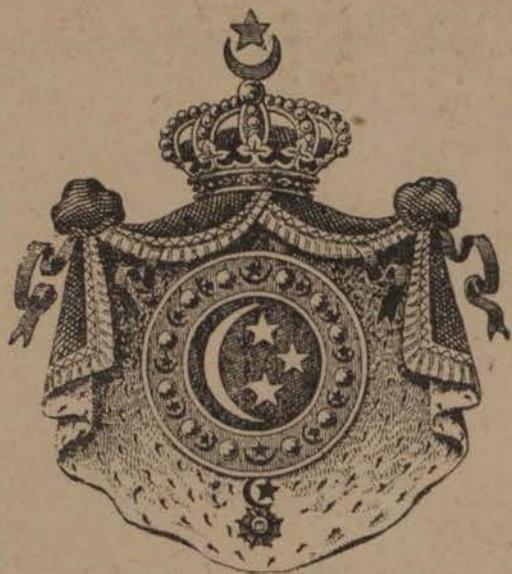
En signe d'encouragement et d'adieu, il leur lance du haut de la montagne son dernier salut, en une sorte de cri de guerre: «Aï-chai».

La musique est aussi grandiose et farouche que le drame exprimé.

HENRIETTE PÉRIDIS

Le Monde Officiel et Diplomatique

A la Légation de l'Arabie Séoudite



A la Légation de Turquie



Avec le cérémonial d'usage et au cours d'une audience solennelle au Palais d'Abdine, S.E. M. Nizam Eyachli, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Turquie, a présenté à S.M. le Roi ses lettres de créance. On le voit, ci-dessus, à l'issue de la cérémonie, entouré des membres de la Légation et de LL.EE. Ismail Teymour pacha, Premier Chambellan, et de Mahmoud Sioufi bey, Chambellan.

Le Jeudi 23 Janvier à 12 h. 30, Son Excellence Ayachi a été reçu en audience solennelle au Palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres d'accréditation comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Turquie en Egypte.

Son Excellence le Ministre, accompagné de Mahmoud El Sioufi Bey, troisième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour, escortée par un détachement de la Cavalerie de la Garde Royale, et suivie d'une autre voiture de gala où avaient pris place MM. les membres de la Légation.

A son arrivée, ainsi qu'à son départ, Son Excellence le ministre a été salué par une garde d'honneur musique en tête.

Ont assisté à cette solennité: Son Excellence le ministre des Affaires Etrangères, Son Excellence l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux, Son Excellence l'Aide de Camp en Chef, le Chef par interim du Cabinet de Sa Majesté le Roi et Son Excellence le Premier Chambellan.



Au cours de la même matinée, S.E. le Cheikh Abdallah Ibrahim El-Fadli, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Arabie Séoudite, a présenté également à S.M. le Roi les lettres d'accréditation auprès de Sa Majesté. On le voit quittant le Palais d'Abdine. Il est accompagné de LL.EE. Ismail Teymour pacha et Ali Rachid bey.

Jeudi, le 23 Janvier 1947, à 11 h. 30 a.m. Son Excellence El Cheikh Abdalla El Ibrahim El Fadl a été reçu en audience solennelle au Palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres d'accréditation, comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire du Royaume de l'Arabie Séoudite en Egypte. Son Excellence le Ministre accompagné de Ali Rachid bey, deuxième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour escortée par un détachement de la cavalerie de la Garde Royale, et suivie d'une autre voiture de gala où avaient pris place M. le premier secrétaire et M. le deuxième secrétaire de la Légation.

A son arrivée, ainsi qu'à son départ, Son Excellence, le Ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête.

Ont assisté à cette solennité: Son Excellence le ministre des Affaires Etrangères, Son Excellence l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux, Son Excellence l'Aide de Camp en Chef, le Chef, par interim, du Cabinet de Sa Majesté le Roi et Son Excellence le Premier Chambellan.

A la Légation Royale de Grèce



S.E. le Ministre de Grèce et Mme Triantafyllidis accompagnés par le personnel de la Légation Royale et M. Th. Cozzika sortant de l'Eglise à l'issue du Te Deum.

A l'occasion du premier de l'An, un Te Deum solennel fut célébré à l'Eglise Grecque Orthodoxe des Sts. Constantin & Hélène du Caire, par Mgr. Hilarion, Vicaire Patriarcal. Toutes les autorités officielles de la colonie Grecque du Caire assistèrent à ce service religieux, à l'issue duquel l'assistance se rendit à l'hôtel de la Légation de Grèce à Zamalek, où S.Ex. et Mme Triantafillidis reçurent les membres de la Communauté Hellénique, ayant à leur tête M. Th. Cozika, le sympathique Président de la Colonie du Caire, qui prononça une courte allocution à laquelle répondit le distingué et actif Ministre de Grèce.

Mme G. Triantafillidis faisait les honneurs de la maison avec cette grâce souriante et cette simplicité qui ont conquis tout le monde.

A l'Ambassade de France

A l'occasion du 1er Janvier, S.E. M. Gilbert Arvengas, ambassadeur de France, a reçu au Palais de l'ambassade à Guizeh, les membres de la colonie française et les amis de la France, parmi lesquels on reconnaissait un grand nombre de représentants des Eglises orientales et de personnalités égyptiennes, ainsi qu'une délégation nord-africaine.

Après une allocution de M. Dejaradin, président de l'ancien Comité National Français d'Egypte S.E. M. G. Arvengas, qui était entouré des membres du corps diplomatique et consulaire français, prononça le discours suivant:

Monsieur le Président,

Je vous remercie de tout coeur des paroles que vous avez bien voulu m'adresser. Elles me touchent profondément, car elles sont inspirées de ce

patriotisme fervent dont vous avez donné, tout au long des sombres années que nous venons de traverser, un si éclatant et si courageux exemple.

Mesdames, Messieurs et chers compatriotes,

Je suis très sensible aux vœux de bonne année que vous voulez bien m'exprimer par la voix de votre Président et je vous en remercie très vivement.

A mon tour je veux vous offrir — et je le fais de tout coeur — les vœux que je forme pour vous, pour vos familles, pour la sauvegarde de votre santé, pour le succès de vos entreprises. Puisse la nouvelle année être, pour tous les Français et amis de la France ici réunis, généreuse en bienfaits de toutes sortes.

Ces vœux étant échangés entre nous, nous nous unissons pour adresser en pensée à la France les vœux ardents que notre patriotisme nous inspire. Du seuil de cette nouvelle année nous nous interrogeons sur le destin de notre pays. Serons-nous optimistes, serons-nous pessimistes? Optimisme, pessimisme, deux mots dont, à mon sens, on abuse étrangement et dont la vogue est d'ailleurs relativement récente. Autrefois on parlait plutôt de gens courageux et de bonne humeur ou de gens à l'esprit chagrin. J'estime pour ma part qu'il ne faut être ni optimiste, ni pessimiste. Il faut tout simplement tâcher de voir clair. Celui qui dit: «Ne nous inquiétons pas, ne bougeons pas, laissons faire, tout ira bien car tout s'arrange» je crois bien que c'est un imbécile. Celui qui dit: «Tout est perdu, à quoi bon entreprendre, à quoi bon s'efforcer? Il n'y a rien à faire» je crois bien que c'est un lâche.

Chacun de nous doit essayer de voir les choses telles qu'elles sont et non telles que nous les souhaitons. Quand le ciel est clair, faut-il se persuader qu'il est sombre et, quand il est sombre, qu'il est clair? Non certes: il faut contempler la réalité en face, les yeux bien ouverts, courageusement ouverts. Ce qu'il faut c'est faire face hardiment aux difficultés, affronter les obstacles avec courage. L'optimisme ce doit être une conception courageuse de la vie!

Les difficultés, les obstacles, les menaces, les périls, les incertitudes ne manquent point devant les hommes d'aujourd'hui, non plus devant les faits. Pour savoir, pour essayer, de savoir où l'on va il est bon de regarder d'où l'on vient. Or, si l'on considère le rude chemin parcouru au cours de l'année qui vient de s'achever, on peut être satisfait et il y a lieu de penser que ce chemin conduit à une véritable renaissance française.

Nous avons vu en effet la France encore chancelante, il y a un an, tant elle avait été gravement meurtrie, assurer peu à peu sa démarche et regagner sa place. Un effort magnifique a été accompli depuis la libération, vous l'avez très heureusement mis en lu-

mière tout à l'heure, Monsieur le Président, et tous ceux qui sont allés en France en peuvent témoigner. Oui, les Français ont entrepris avec un courage et un élan unanimes la lourde tâche de remettre en état leur pays dévasté. On pouvait certes craindre que les profonds bouleversements de la guerre n'aient créé dans tout le pays un trouble émotionnel, un désordre matériel, bref une situation chaotique qui eussent paralysé l'oeuvre de la reconstruction. Il n'en a rien été. Tous les Français sont ardemment au travail, animés d'une volonté que nulle division, nulle querelle n'affaiblit, de restaurer notre patrie dans sa grandeur.

Sur le plan politique, la France inspirée d'un désir de renouvellement, n'est pas restée inactive. Au cours de l'année qui vient de s'achever, elle s'est donnée des institutions nouvelles. Une Assemblée Nationale et un Conseil de la République se trouvent maintenant élus. Dans quelques jours nous assisterons, avec l'élection du Président de la République, à la dernière étape de la mise en place de ces institutions nouvelles.

Ainsi la France redressée, renaissante et renouvelée, se trouvera pleinement en mesure de faire entendre sa voix dans les Conseils Internationaux et de contribuer à défendre à travers le monde, les idées et les principes à la défense desquels elle est traditionnellement attachée.

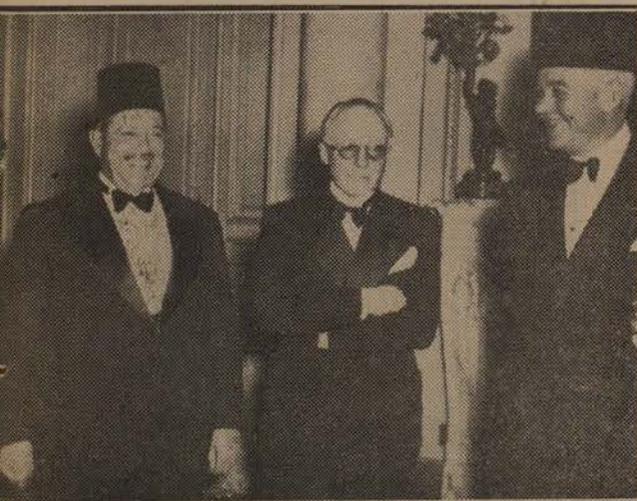
Pour la soutenir dans le grand effort qu'elle doit accomplir, la France fait appel au concours de tous ses enfants. Elle sait qu'elle peut compter sur le patriotisme de tous les Français d'Egypte. Elle se félicite aussi de pouvoir compter sur la générosité de ses fidèles amis d'Egypte, que je suis heureux de pouvoir saluer aujourd'hui à l'Ambassade et que je remercie d'avoir bien voulu se joindre à nous.

Je ne manquerai pas, mes chers compatriotes, de transmettre à M. le Président du Gouvernement Français, les vœux que votre Président m'a exprimés.

Il me sera enfin très agréable d'exprimer, dans une pensée de gratitude, à Sa Majesté le Roi Farouk 1er les vœux que tous les Français d'Egypte forment pour la prospérité de ce noble pays et pour le bonheur de son vénéré Souverain.

A la Légation du Liban

Pour célébrer l'évacuation complète des forces Militaires Françaises du Liban, S.E. le Cheikh Samy el Khoury, Ministre du Liban en Egypte offrait le 31 Décembre une brillante réception à la Légation du Liban à Gizeh. L'éminent diplomate y donna lecture d'un message du Président de la République Libanaise en présence d'une assistance qui comprenait le Premier Chambellan de S.M. le Roi, plusieurs dignitaires ecclésiastiques, les membres de la légation, des journalistes, etc.



S.E. Mahmoud Fahmy El-Nokrachi pacha, Président du Conseil, a offert, au Ministère des Affaires étrangères, un dîner en l'honneur de S.E. Monsieur Arvengas, Ambassadeur de France. Voici, de gauche à droite: le président du Sénat, le Chef du Gouvernement et Ministre des Affaires étrangères, l'Ambassadeur de France et le Ministre des Finances

ECHOS ET NOUVELLES

Regards Français sur le Monde Arabe

La bibliographie des études arabes vient de s'enrichir de deux volumes français: le premier, celui de J. M. Abd el Jalil, est une «Brève histoire de la littérature arabe», ouvrage très bien fait, qui remet en lumière un monde et une pensée ignorés de nombreux européens. Les occidentaux oublient trop, en effet, qu'à l'époque où la féodalité régnait sur leurs pays, les Arabes avaient absorbé la science grecque, la philosophie aristotélicienne et platonicienne, développé la grammaire, la phonétique, la philologie, la médecine et transmis les résultats de leurs travaux aux peuples d'Europe.

Le deuxième ouvrage, un livre de J. Sauvaget («Introduction à l'histoire de l'Orient musulman», est consacré à l'étude des traditions, des inscriptions, des oeuvres littéraires et des collections d'archives du monde musulman. M. Sauvaget a longtemps vécu à Damas; il s'est assez mêlé à la vie locale pour nous donner un ouvrage riche, imprégné de sympathie et de curiosité à l'égard de la vaste communauté arabe qu'il regarde avec les yeux d'un homme et non d'un érudit momifié.

Ces deux ouvrages sont publiés par la librairie Maisonneuve, à Paris.

Sainte-Sagesse !

Elian J. Finbert dirige chez Robert Laffont, à Paris, la collection des éditions dites de la Sagesse. «Sagesse», dans son sens d'origine, entendons-nous bien, car on a substitué, depuis, à ce terme, le mot pédant de «philosophie». Notre ami Finbert inaugure lui-même cette collection en présentant «Le livre de la Sagesse Malgache» composé de maximes empruntées au vocabulaire de Madagascar.

Il y a en Egypte, un écrivain très connu, du nom d'Ahmed Bey Rassim, qui s'était mis, naguère, en frais d'érudition populaire pour nous offrir un bouquet parfumé de toute la saveur des proverbes arabes qu'il avait rassemblés. E. J. Finbert devrait bien songer à lui donner droit d'asile dans sa collection.

Il se pourrait alors, qu'en cueillant les fleurs rares de tous les jardins du monde, nous réussissions à composer le bouquet idéal d'une sagesse humaine vraiment sage, susceptible d'être placé dans les berceaux de tous les enfants de notre turbulente planète. Alors, il y aurait peut-être quelque chose de changé!

Albert Camus parle aux Arabes

Au cours d'une manifestation organisée à la Maison de la Chimie à Paris, M. A. Camus a adressé, en novembre

dernier, un message aux Arabes du Maroc:

En voici la conclusion:

«Amis Marocains, le seul langage qui soit à la mesure de ce jour anniversaire est celui de la vérité. Disons donc qu'il est vrai que nos coeurs ne sont pas en paix et que nous aspirons à cette entente qui, enfin, fera de nous les frères égaux que nous sommes. Disons encore que nous sommes tous conscients des obstacles que l'égoïsme et l'intérêt dressent encore aujourd'hui devant nous. Mais disons aussi que, chacun de notre côté, et jamais dans l'esprit de haine, nous allons continuer de faire ce qu'il faut pour que les barrières tombent enfin. D'ici-là, soyez sûrs que sous le ciel indifférent de la puissance et dans ce désert nu d'Afrique où j'ai vécu et qui m'a fait une âme un peu semblable à la vôtre, nous continuerons de combattre côte à côte pour une plus grande idée de l'homme».

Dites par Albert Camus, ces paroles sont sincères, il n'en faut pas douter. Mais, s'il est suivi par un groupe d'hommes considérable, il en est encore d'autres qui restent sourds, ou indifférents, ou, bien peu clairvoyants!

Le Professeur Massignon et la Civilisation Arabe

Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, M. Massignon a traité en Décembre dernier, le sujet suivant: «L'influence de la civilisation arabe sur la culture française». Cette conférence, placée sous les auspices de l'U. N.E.S.C.O. avait attiré de nombreux Musulmans.

Il a rappelé que le français s'est enrichi de mots arabes: tarif, alambic, damas, toubib, kleb, etc... La tapisserie, l'architecture françaises ont subi également l'influence arabe. L'indifférence à l'argent, la décence discrète, la sagesse, la sérénité, sont autant de notions de civilisation qui sont venues de l'Orient se répandre dans la civilisation française.

Il a développé le thème de l'amour courtois, qu'on a parfois rattaché à la chevalerie germanique ou à la rêverie celtique, mais qui semble pouvoir venir avec les mêmes chances de probabilité, de la tradition islamique.

Cette conférence aurait dû avoir de plus grandes répercussions en Egypte.

Rainer-Maria Rilke et l'Egypte

Georges Cattaoui a publié dans la «Bourse Egyptienne» du 11 Janvier 1947, un très intéressant article sur les liens sentimentaux qui ont uni le grand poète Rilke à l'Egypte.

Deux de ses plus grandes «amitiés amoureuses» étaient liées à l'Egypte par des liens mystérieux. C'est à Hérouan qu'il connut l'Ecosaise à la-

quelle il adressa d'émouvantes lettres. C'est à Lausanne que, vers la fin de sa vie, il rencontra l'Egyptienne, aujourd'hui disparue, «dont l'affectueuse admiration embellit» ses derniers mois.

Ces lettres vont prochainement être publiées à Paris.

«Le chantre des «Sonnets Orphiques», écrit G. Cattaoui, croyait aux réincarnations, aux réminiscences. Il revoyait sans cesse des choses qui lui faisaient signe. Mais son lyrisme avait surtout une parenté secrète avec celui de l'Islam. Il a confessé lui-même que ses anges étaient plus proches de ceux du Coran que de ceux de l'Evangile. Quelques-uns de ses vers font songer à ceux des Coufis ou à la psalmodie qoranique. Et lui-même n'est-il pas semblable aux palmiers des sables, à ces dattiers qui semblent stériles mais que le vent du désert féconde plus mystérieusement que ne fait pour le figuier de Smyrne la piqûre d'une guêpe?»

Yvonne Lœufer

Yvonne Lœufer, notre excellente collaboratrice dont on connaît le talent, est de nouveau parmi nous, au Caire. Ses nombreux amis ont eu grand plaisir à la revoir et à lire les si personnelles chroniques qu'elle publie dans le «Journal d'Egypte», ainsi que des Contes à «Images» et «La Semaine Egyptienne».

On sait qu'elle est l'auteur de «Stigmatisés», ouvrage qui fit sensation lorsqu'il parut en librairie, et auquel de grands critiques consacrèrent d'élogieux articles.



Yvonne Lœufer
parmi ses moutons à Bux

Aux Editions de «la Semaine Egyptienne», elle a aussi publié, avec beaucoup de succès, trois ouvrages: «Oeil pour oeil» (contes), «Rythmes clan-

destins» et «Erotiques» (poèmes) de la plus profonde émotion.

Bien qu'elle ait été absente depuis seize ans et loin de l'Égypte, Mlle Yvonne Laeuffer n'a pas cessé de collaborer à notre revue, qu'elle vit naître et qu'elle a constamment encouragée. Ses articles, ses contes et ses poèmes s'inspiraient de la nostalgie des paysages nilotiques et de la vive curiosité qu'elle manifeste pour l'âme fellahine qu'elle cherchait à comprendre.

Nous lui souhaitons parmi nous la plus cordiale bienvenue; nous espérons aussi que de sa nouvelle visite à l'Égypte, elle emportera un profond souvenir, qui n'unira à tous ceux qu'elle en avait gardés autrefois.

A l'usage des Massacreurs de Mots

Il n'est pas de jour où notre presse ne se laisse abuser par des gens qui massacrent les mots. Nous ne dirons point que nous faisons exception, hélas! heureusement, pour nous consoler que ce triste exemple nous vient de haut. Tout dernièrement, à la Chambre française, un député du nom de Charles Schauffler, s'inquiétant des projets du gouvernement français à l'égard du commerce de son pays, ne put s'empêcher d'insister: «Monsieur le Président du Conseil, s'écria-t-il, le commerce français est en train d'agonir».

M. Edouard Herriot poussa une exclamation horrifiée à laquelle répondit l'hilarité de l'Assemblée.

L'intervention de M. Herriot fut heureuse, car, au compte-rendu de la séance, publiée par le Journal Officiel, on lut cette phrase: «Monsieur le Président, le commerce français agonise».

Distinctions

Nous apprenons avec plaisir qu'au cours de la cérémonie du 18 Janvier pendant laquelle posa et bénit les fondations de la nouvelle Bibliothèque Patriarcale Sa Béatitude Christophoros II Pape et Patriarche d'Alexandrie, M. Théodore D. Mosconas,

Bibliothécaire Patriarcal reçut des mains de Sa Béatitude l'office de «Commentariensis du St. Siège d'Alexandrie», ainsi que les insignes de la Croix de Chevalier de l'Ordre Patriarcal de St. Marc.

Le titre de Commentariensis (en grec Hypomnematographos) était en usage à la Cour Byzantine mais, antérieurement, Strabo le mentionne dans son livre XVII sur l'Égypte, comme étant en usage à la Cour des Lagides à Alexandrie.

Justice et Jurisprudence

Nous avons souvent pensé qu'il y avait un fossé profond entre ce qu'on nomme justice et ce qu'on nomme jurisprudence. Au lieu de se conformer au sentiment que nous devrions tous avoir de ce qui est juste, tous les magistrats, en tous pays, ne veulent connaître que règlements, lois, décrets rectifiés par des amendements qui n'en finissent plus, et qui font du code juridique le labyrinthe le plus effarant qu'on ait jamais vu.

Un exemple de ce chaos, de cette injuste jurisprudence, vient de nous être donné par la décision qu'auraient prise les autorités américaines de ne pas restituer à l'Égypte, le buste de Nefertiti, parce que, bien qu'il y ait eu supercherie manifeste de la part des Allemands en faisant passer pour du plâtre le buste en calcaire de la Reine célèbre, il y a un document signé qui remet officiellement l'oeuvre d'art à l'Allemagne.

M. Drioton a mille fois raison de dire qu'il aurait aimé compter sur une certaine sentimentalité, pour que le buste de Nefertiti nous fût rendu. Nous ajouterons qu'il aurait dû pouvoir compter sur les plus élémentaires notions de justice.

Union Française Universitaire

Une section égyptienne de l'«Union Française Universitaire», mouvement issu de la Résistance, s'est fondée en décembre dernier au Caire. Elle rassemble les professeurs français d'Égypte

qui demeurant fidèles à l'esprit de rénovation et de liberté qui animait la lutte sourde et dangereuse que l'Université Française a menée de 1940 à 1944 contre la tyrannie allemande.

Ce nouveau groupement a préparé pour l'année 1947 un programme de manifestations qui ne sauraient empiéter sur le domaine que se sont réservé les diverses autres associations françaises de notre pays. En effet, les sujets développés dans les causeries seront des études littéraires, philosophiques, scientifiques ou pédagogiques, inspirées de l'actualité et de vues d'avenir.

Les causeries prévues seront données dans la grande salle de la Maison de France, à 6h. 30 du soir.

Les voici dans leur ordre chronologique:

Vendredi 7 février: L'Enseignement français: le Projet de la Commission Langevin, par M. Talva, lecteur à l'Université Fouad 1er.

Judi 27 février: Un problème de biologie: le déterminisme du sexe, par M. Chazette, professeur au Lycée Français du Caire.

Vendredi 21 Mars: L'Instituteur français, par M. Foucher, professeur au Lycée Français du Caire.

Ensuite, en avril, à une date qui sera fixée ultérieurement, M. Germond, professeur à l'Institut Pédagogique, fera une causerie sur «des Méthodes actives dans l'enseignement», en corrélation avec une exposition de dessins d'enfants exécutés dans les écoles égyptiennes.

En mai, M. Kuentz, Directeur de l'Institut Français d'Archéologie, parlera de «l'oeuvre des Egyptologues français».

Des expositions sont également annoncées, l'une sur la presse clandestine en France pendant l'occupation allemande, l'autre sur l'architecture moderne dans les établissements d'enseignement français.

Enfin, des séances de films éducatifs et documentaires seront organisées.

La «Semaine Egyptienne» souhaite à cette jeune association courage et succès.

COMMEMORATION

Pour commémorer le souvenir de feu Mohamed Zulfikar bey, notre ami M. Morik Brin, animateur du groupement des «Amis de la Culture Française en Égypte» avait organisé une manifestation littéraire à l'Ewart Memorial Hall, au cours de laquelle notre collaboratrice de la première heure Ismet Assem Pacha évoqua avec beaucoup de sensibilité la vie et l'oeuvre du poète disparu. Cette belle improvisation nous la publions ci-après:

Excellence, Mesdames, Messieurs,

Au cours de mon existence, j'ai pu constater qu'il existait deux sortes de morts bien distinctes l'une de l'autre. La première, celle de ceux qui après leur fin, tombent presque de suite dans l'oubli, personne n'en parle. Ceux-là sont bien morts. La seconde, est celle

de ceux dont on ressent la perte un peu plus chaque jour, et que nous sentons toujours présents parmi nous. Ceux-là ne sont pas morts, je les appellerais les invisibles. Mohamed Zulfikar est de ceux là.

Quant on m'a demandé de venir vous parler de lui, je fus pendant quelques jours assez embarrassée, je l'avoue. Embarrassée de parler, non. Mais embarrassée d'orienter ma causerie. Car, voyez-vous Mohamed Zulfikar s'était tellement distingué, rendu utile en de si nombreux domaines, que citer quelques unes de ses qualités en laissant de côté tant d'autres, me semblait un sacrilège.

Mesdames, Messieurs, je vous parlerai de lui en tant qu'ami, et tous ceux qui ont le privilège de gagner son amitié savent combien il a su donner une signification réelle à ce mot. Cette amitié qui à défaut d'autre mérite avait celui du désintéressement.

Toute sa vie brusquement achevée, il a pratiqué la double religion de l'amitié et de la parole donnée. Fidèle à ses affections l'amitié était pour lui une chose sublime qu'il venerait comme un objet précieux que l'on garde dans un coffret capitonné de satin afin qu'aucune éraflure ne vienne l'abîmer.

Il était honnête jusqu'au scrupule, intègre, humble mais fier. Et bien peu d'hommes ont su conserver aussi pures des qualités si belles. Si on lui faisait de la peine, ou du mal il disait: *«le temps prouvera combien on est injuste»*.

Par la fente de ses yeux bruns, filtraient le sourire, la finesse, la lumière et surtout la bonté. Il comprenait la souffrance d'autrui sachant trouver le mot qui console. Et si des fois il était obligé de blâmer quelqu'un il le faisait si doucement avec tant de délicatesse que bien souvent on aimait à être blâmé par lui.

Rendre service à son prochain était aussi pour lui un grand bonheur et; à ceux qu'il avait si simplement obligé, il ne leur laissa jamais le temps matériel pour lui offrir un témoignage de gratitude *«cela devait se faire»* disait-il en souriant.

Il avait une vie remplie, de toutes les richesses qu'il avait en lui.

Dans son recueil de poèmes en prose intitulé «FEUILLES» il parle des amis qu'il a le plus chéris. Car Mohamed Zulficar était surtout poète. Il avait la sensibilité d'une corde que le moindre souffle faisait vibrer parce que le REVE l'habitait.

Dans ses poèmes il est demeuré oriental. Son amour pour l'Orient est intégral, c'est à dire que l'Orient qui n'est pas islamique a une part égale dans sa tendresse et sa piété. Et si les joies intellectuelles vous attirent lisez *«Le Kairawane» «les Cactus»* ainsi que *«les fleurs fausses»*.

Bien que sa poésie ne s'adresse pas à la foule elle sera comprise de quiconque comme lui est sensible. Sa phrase résume et condense les innombrables calvaires d'une sensibilité que la douleur aide à se retrouver.

Avant de céder la parole à M. Bréval, je vous lirais un de ses poèmes que vous aimerez j'en suis certaine autant que moi:

La Renaissance

Cette lettre pourrait ne pas être pour vous.

J'écris à une femme que j'ai connue au tropiques.

Elle est belle et fantasque comme une orchidée,

gracieuse et svelte comme un cocotier,

ordoyante, caressante comme un serpent.

Fascinante, dangereuse, les yeux calins,

comme un félin.

Elle a captivé mes yeux et ma pensée.

Je lui donne des qualités qu'elle n'a pas.

Heureusement pour elle.

Je lui prête un cœur, une âme, des sentiments,

de la poésie, de la pitié, de la bonté,

de la tendresse, de la douceur.

Vous voilà bien abîmée ma belle.

La beauté et l'amour n'existent qu'en nous-mêmes.

Votre beauté est la création de mes yeux.

L'amour que j'ai pour vous,

vous ne me l'avez pas donné.

Il émane de mon cœur.

Vous êtes l'idole, la statue.

Divinement belle, mais sans la chaleur des passions.

La foi, c'est la foi qui rend la pierre sacrée.

C'est le feu qui éclaire et consume,

et se consume aussi.

Puisses-tu en être illuminée un jour.

Vous viendrez vers moi toute

palpitante d'amour.

Je vous prendrai dans mes bras comme un bébé,

je sécherai vos larmes de mes baisers

et je vous dirai des paroles qui consolent.

Lorsqu'on n'est pas consolé soi-même

on éprouve le besoin de consoler les autres.

J'ai passé quatre années noires

ne sachant s'il fallait vivre ou mourir.

Une torpeur accablante alourdissait ma tête.

Je ne voyais que du flou

et du fond de mon âme j'enviais les fous.

Deuil, misère, douleur, abrutissement.

Des médecins m'ont taté les pouls,

des amis ont essayé de me faire oublier,

des Bouddhas m'ont conseillé.

Mais ô douceur, je n'ai prêté l'oreille,

qu'à une petite japonaise, même et caline

qui répond au doux nom de *Komé*,

ce qui veut dire petite prune.

Elle m'a dit entre deux sourires

les choses les plus profondes.

«La MORT n'existe pas».

Vous avez beau vous tuer de chagrin et de souvenir,

votre âme renaîtra malgré vous un jour.

Ne voyez-vous pas les ailes

qui poussent à cette chryssalide?

Elle est restée très longtemps

dans l'obscurité et la boue.

Attente, torpeur, solitude, tristesse immense.

Mais ne voyez-vous pas les ailes qui poussent?

O merveille de la métamorphose.

Des ailes superbes et légères,

de l'air, de la lumière,

de la vie, de l'espoir,

de nouveaux tourments, de nouveaux frissons,

de nouvelles peines, de nouveaux sourires

de nouvelles larmes».

Et j'ai souri et j'ai pleuré avec cette petite déesse

De sa tendre main de femme,

elle enleva le triste voile

qui me fermait les yeux

à toutes les beautés terrestres.

Chère, je sens la vie renaître en moi.

Des ailes me poussent,

des fleurs m'enivrent et m'attirent.

Je veux vivre et mourir d'amour.

Ailes frêles, prenez-moi vers les lèvres

de celle que j'aime

et laissez-moi

goûter le nectar, breuvage des dieux.

Et vous mon âme, allez, allez prendre vos ébats

dans la clarté de ces yeux bleus que j'aime.

Je respire à pleins poumons le parfum

que vous m'avez laissé.

C'est un peu de vous,

c'est la caresse sur votre joue.

Je ferme les yeux

je le respire,

c'est vos cheveux soyeux

c'est votre sourire si doux.

Je le respire encore

c'est votre corps

qui me rend fou.

Et dire qu'il ne restera rien de tout ça...

pas même un souvenir.

Chère vous avez mon cœur, amusez-vous avec,

et abîmez-le si vous le voulez

il renaîtra toujours.

MM. Roger Bréval, Ramses Chaffey bey, Gabriel Boctor, et M. Georges Duhamel de l'Académie Française, prirent également tour à tour la parole pour rappeler l'apport de ce délicat lettré et parfait gentilhomme à la littérature de l'Égypte contemporaine et à son art, par la création de jardins d'une magnifique conception, auxquels son nom restera toujours lié. D'une activité qui ne connaissait pas de limites, Mohamed Zulfikar fut tour à tour ou à la fois poète, éditeur, directeur de musée, député, etc.

Quelque-uns de ses poèmes lus au cours de cette commémoration montrent avec éclat la qualité de son inspiration et la place que son nom occupe dans les lettres françaises d'Égypte.

LIVRES GRECS

CLAUDE MARKINA.- *Petites Vérités.*

L'effort poursuivi par l'auteur de ces proverbes rimés m'a rappelé le récent travail de notre ami Elian Finbert, qui avec son livre de la Sagesse Malgache a su rénover par la saveur de sentences populaires de Madagascar, le allant un peu trop raidi de l'actuelle écriture parisienne...

Le proverbe procède de la poésie. Claude Markina semble l'avoir compris, puisqu'il présente ses proverbes dans des charmants quatrains, dans lesquels il a cherché avant tout à rendre le rayonnement que le mot ou la phrase reflétaient dans le langage populaire.

Sentences et maximes qu'il a ramassées au gré des circonstances et qu'une heureuse association du vers, a aidé à passer en diction...

Bien entendu la découverte tourne court souvent, mais la verve poétique de l'auteur, est toujours là pour l'agrementer et la soutenir.

Le français ne peut que difficilement s'adapter à cette terminologie, dont l'exégèse s'enfonce parfois dans les racines les plus profondes du terroir... J'ai essayé quand même, quelques traductions, en procédant parfois à une entière refonte du quatrain néo-grec:

«Ne dépense pas des grandes paroles, pour faire passer tes actes drôles. Si le gueux fréquente ton salon, où recevras-tu le baron?

Joie et chagrin, ça fait deux vins, puisés toujours au même raisin».

L'âge ni les ans ne font le vieux, c'est plutôt le coin du feu qu'il prend quand il neige.

Poids inutile du casque, lorsque l'âme n'est point armée...

Il y a le baiser de l'ivresse et le baiser de l'ennemi, mais pire de tous est celui menteur qui unit deux bouches qui s'aiment.

Lorsqu'un ami l'oublie, la monnaie que tu perds est la fausse; c'est lorsque tu te renies, que tu entres définitivement dans la fosse...

Cent branches embrouillées recouvrent l'âme souillée et dans l'entremêlement des lianes on n'arrive plus à distinguer le juge du condamné.

Eau qui court ne pourrit jamais; ne plains jamais le bateau quifile, c'est la chaloupe qui ne bouge plus qui est vraiment à plaindre.

Ce que les savants ont dit, et ce qu'ils diront encore... J'aurais voulu qu'ils fussent muets, pour entendre une fois la tombe parler.»

G. VOYOUCLAKIS.- *"Poulitès"* (Vendeurs Ambulants).

Vouyouclakis est un cas à discuter dans les Lettres Grecques... Avant la guerre, en parlant, dans la Semaine de son premier roman «L'Etranger», je le comparais à Sartre...

Non pas encore au Sartre de l'Existentialisme, mais à celui du «Mur» ou déjà toute l'école y était...

Dans ces nouvelles que la NRF publiait, l'inconscient mieux encore que chez Proust, animait les personnages. «Pas d'interstices» écrivais-je, dans ma critique, entre l'acte médité et l'acte réalisé. Une ligne continue de démarcation de la pensée, comme elle est définis dans la philosophie de Bergson. Ce qu'on fait se confond avec ce qu'on voudrait faire, le passé avec le présent et l'avenir...

Sartre comme Vouyouclakis tiennent, dirait-on, à mettre à profit l'enseignement d'une récente école de peinture, issue peut-être de Cézanne, qui exclut le vide ou font d'horizon non travaillé dans le tableau...

Ce n'est pas seulement du côté «misérabilisme»

ou si vous voulez «humain pur» que j'ai rapproché - comme a tenté de la faire plus récemment Roussel - les deux écrivains, le grec et le français. Je pensais aussi à la forme de leur écriture.

Vouyouclakis avait-il lu quelque chose de Sartre vers 1936/37 lorsqu'il écrivait l'Etranger? Lors de mon passage à Athènes je le manquais, et lui-même ayant passée par l'Hôtel le jour de mon départ d'Athènes, m'a laissé les «Poulitès», sa dernière oeuvre.

Dans les «Poulitès» ou Vendeurs Ambulants le romancier grec dépasse le romancier français... Bien entendu je ne veux pas parler ici du talent polymorphe de Sartre (essayiste, narrateur, auteur dramatique, philosophe) mais tout simplement de sa manière de traiter l'inconscient dans le roman.

Vouyouclakis est une mer montante, Sartre un vent de marais. Sa hardiesse dans les «Poulitès» dépasse ce qui a été tenté jusqu'ici aussi bien dans l'école surréaliste, que dans le roman américain ou russe... Le prolongement de la phrase, suit le prolongement de la pensée, s'y adapte... Les mots plutôt que formulés, sont murmurés... Ce paysage n'est pas que regardé, mais assimilé... La pensée devient obsession, l'image aveuglement... On tente l'inconcevable, afin de tirer le maximum de rendement...

Règle dangereuse cependant et qui rend perplexe le critique, qui après avoir frotté et dessillé les yeux, finit par rejeter ce manque d'équilibre...

Les sujet du livre est historique. La ville d'Athènes prenait conscience de ses possibilités touristiques. La Municipalité avait tracé un plan de protection des anciens monuments. L'Acropole devenue un refuge à-vagabonds, devait être protégée par une enceinte... Une grande porte de fer, gardée par une force policière armée, réglementerait l'entrée...

Les marchands ambulants de cartes-postales, souvenirs d'antiquités, etc visant sur l'Américain ou l'Anglais, étaient spécialement atteints, et avec eux, nombre de vagabonds et de reprouvés de justice, qui profitaient du talus... Une guerre ouverte est donc déclarée, contre les autorités de la ville, menée par le chef, ce Soukoulès, personnage historique, qui débarrassait les filles-mères de leurs gosses venus avant terme, les enterrant au sommet de la colline sacrée...

Vouyouclakis a présenté tout cela dans un essai unanime... Profitant en même temps de la leçon d'un Jules Romains, d'un Céline, d'un Marcel Aimé. Car citer uniquement Sartre serait insuffisant ici comme ce serait insuffisant prenant prétexte du misérabilisme des personnages d'intituler ce récit de «roman réaliste», lorsqu'un éclairage poétique naturel et peut-être voulu et recherché, aveugle le lecteur à chaque page...

L'aventure dans laquelle Vouyouclakis s'est engagé n'est pas commune. Dostoïevski est peut-être le seul de l'avoir menée jusqu'au bout, la plupart des fois l'écrivain devant s'imposer un choix, qui est le contraire de la vie...

ELOY TROUVÈRE

PAUL GNEFTOS.- *Lyre Etrangère*, (Alexandrie)

Sous ce titre, le Dr. Pavlos Gneftos d'Alexandrie réunit un certain nombre de poèmes connus d'auteurs français et allemands, qu'il vient de traduire en langue grecque. Consciencieusement réalisé, malgré les difficultés que présentait l'entreprise, cette traduction respecte l'inspiration originale et sera appréciée à son juste mérite par tous ceux qui restent encore sensibles au charme éternel de la Poésie, et à l'éloquence de son message.

SEM.

Chronique Musicale

NOTES CONTRE NOTES

Samedi 28 Décembre 1946. *Fwart Festival Beethoven* donné par GEORGES THIL.

L'Orient est le pays de l'hyperbole. Pourquoi appeler festival un concert où l'on donnait quatre sonates de Beethoven? Serait-ce que la musique de ce compositeur est difficile à avaler ici qu'il faille la magnifier d'une étiquette grandiloquente, tout en commettant une faute de français? Ou bien était-ce un artifice de propagande et de réclame trop bien faite? Il nous souvient que, voici plusieurs années déjà, le pianiste Wilner nous a donné toutes les sonates de Beethoven en une série de concerts. L'entreprise était considérable et fut suivie par un public fidèle plus alléché par l'intention du soliste que par le bruit fait autour de lui.

Il est fort louable que Georges Themeli sorte de son propre domaine et nous joue autre chose que ces musiques romantiques et intimistes où il est passé maître. Nous aimons cette ambition et cela suffit aux vrais musiciens pour aller l'entendre, sans qu'on leur souligne encore l'importance du concert.

Georges Themeli jouait donc Beethoven. Et il l'a joué avec succès, si nous en croyons la foule qui est venue l'entendre et les applaudissements sincères qu'elle lui a donnés. La vérité nous oblige à dire que nous n'avons pas pris à ce concert, le plaisir que nous nous promettons, et ce n'était pas faute de sympathie pour le talent si personnel de Themeli.

Le pianiste, il est vrai, a fait de grands progrès sur le chemin de la maîtrise.

Il reste encore trop vrai que, dès que le texte joué propose à ses doigts frémissants des triolets ou des doubles croches dans un monument rapide, le trait perd de sa beauté et de sa clarté. Les excès de vitesse ne tentent pas que les chevaliers du volant.

Quant à l'interprétation, elle nous a paru déficiente. Vouée surtout au détail, elle fait fi de l'architecture et de la ligne.

Beethoven est un grand maître de la forme. Sa musique, tour à tour sentimentale, vulgaire, héroïque ou brûlante, est coulée dans des moules solides et qui sont d'une originalité prodigieuse.

Très peu de cela a apparu au concert. Nous n'avons pas été, grâce au pianiste, au Sinaï.

Remercions le pourtant de nous avoir joué la sonate op. 78 à Thérèse Brunswick. Ce fut la moins applaudie et c'était la plus belle. En l'écrivant Beethoven était sur le chemin qui le mènera aux monuments impérissables que sont ses dernières sonates.

Nous supplions Georges Themeli, si

ces lignes arrivent jamais à sa connaissance, de n'y pas voir dénigrement. Nul plus que nous n'a de sympathie pour son talent. Les circonstances mêmes où il l'a développé nous le rendent plus cher encore.

Mais entre amis, on se doit d'être franc.

En écrivant ce qui précède nous songeons que Themeli ira affronter les publics européens.

29 Décembre 1946. *Concert de musique religieuse* donné au temple protestant par l'orchestre de Musica Viva sous la direction du Dr. HANS HICKMAN.

On a bien des raisons d'être reconnaissant à Hans Hickman! En voilà un qui ne tourne pas en rond dans les allées de la musique consacrée! — Curieux et amateur du neuf ou de l'inédit — qu'il soit très ancien ou plus moderne — il nous rappelle sans cesse (témoin son beau concert à la Cathédrale Anglaise) que nous connaissons à peine le beau royaume de Musique.

Ou bien sous l'autorité d'un geste plus attentif à marquer le rythme et la carrure d'une œuvre qu'à en souligner simplement le contour, il nous fait traverser les mers et nous transporte un moment en Europe, à l'ombre de ces Cathédrales où l'on sait si bien Haendel ou Bach.

Avec lui un programme nous oblige à ouvrir un Dictionnaire de Musique et à combler les lacunes d'une culture que toute la musique faite au Caire ne ferait en rien approfondir.

Si l'on avait vraiment le sens des perspectives à la Société de Musique du Caire, on se devrait d'aider matériellement ce musicien au fort tempérament pour lui permettre d'aboutir à ses fins. Au lieu de cela, on le laisse tout bonnement se dépenser avec abnégation et prêter sans se lasser de sa vie et de son dynamisme à tous ceux qu'il entraîne et qu'il forme dans cette école originale qui a nom: Musica Viva.

Nous ne connaissons même pas bien l'œuvre de Bach ou de Haendel, que cependant nous disons sévères. Mais que dire de Muffat de Krieger, de Woodcock, de Scheidt, de Walthers, de Zachow? Pour les plus savants parmi nous, ce ne sont que des noms. Mais qu'est-ce qu'un nom pour des oreilles avides de musique?

Grâce à Hickman nous avons entendu un peu de leur musique. Mais ce peu avait la solidité et le frémissement intérieur des œuvres qui bravent le temps et qui suscitent après des siècles l'adhésion de l'esprit et du cœur.

Quelle joie, en cet après-Noël, de se retremper dans des flots de musique où ne chantent pas que des musiciens

mais leur foi dans les mystères bien-faisants de la religion chrétienne.

Nous n'allons donc pas analyser notre plaisir. Mais après avoir payé notre tribut d'admiration à tous ces maîtres de chapelle, nous célébrerons, une fois de plus leur Maître à tous, le grand Jean Sebastian Bach.

Le Prélude sur le choral «Notre Père qui êtes aux cieux» nous entraîna dans cette aire sublime où règne le grand Cantar de Leipzig.

L'orchestre réduit de Musica Viva a payé de sa personne tout au long de cette manifestation. Nous l'avons trouvé en grand progrès et bien dans la main de son chef.

Citons Mr. Khoussam qui tint habilement sa partie de soliste dans la bourrée du Concerto pour orgue d'Haendel. Mr. Weich flûte douce, Mlle Mary Rosano, flûte en fa, le violoncelliste Eperian, l'altiste H. Ecuyer et, à tout seigneur à tout honneur Mme Wellings premier violon au jeu si chaleureuse et à l'ample sonorité.

P.S. — Une circulaire de la Société Internationale pour la musique contemporaine, section égyptienne dont Hickman trouve encore le temps d'être l'actif président, nous annonce d'autres plaisirs.

Un concert du 3 janvier 1947 à Music for All. Au programme, des Oeuvres de Strawinsky — Chausson. Ainsi que celles inédites de Schiffer, Patry - C. Franck - Hickman - Hemsî etc. Solistes: Madeleine Soulon (Soprano) J. Oumow (cello). H. Hickman (piano) et le quatuor de Musica Viva.

Un concert symphonique de musique moderne. Un concert consacré aux compositeurs des membres de la S.I.M. (section égyptienne). Enfin un concert de musique comparée où voisineront, je pense, les styles de l'Orient et de l'Occident.

Du 8 au Janvier.

Les manifestations musicales intéressantes se suivent à intervalles rapprochés, le rédacteur de cette chronique ne peut leur consacrer les commentaires qu'elles méritent.

Voici d'abord un Concert de Musica Viva à Music for All et deux récitals de pianos remarquables par des mérites divers et opposés.

Le premier de ces concerts fut consacré à la musique de chambre moderne. Programme fort bien composé où se mêlent habilement les compositeurs consacrés Fauré-Frank, Chausson, Stawinsky à des musiciens du Caire ou d'Alexandrie B. Schiffer, H. Hickman, A. Hemsî, A. J. Patry.

Il permit à Joseph Oumow de nous prouver ses qualités de concertiste dans l'Elegie de Fauré et la difficile sonate (Est-ce une sonate?) d'Hemsî... La psalmodie du 2ème mouvement nous parut le morceau le plus émouvant, tandis que la galana (3ème mouvement) a le charme que lui confère la mélodie utilisée.

Madeleine Soulon triompha comme à l'ordinaire dans les mélodies. La grande intelligence de cette cantatrice lui permet d'entrer immédiatement

dans la pensée du compositeur. Dans toutes ses interprétations, elle fit paraître sa voix chaude, sa diction souple, son style aisé. Dans la Procession de César Frank, et la belle Chanson perpétuelle de Chausson, sa voix se fit ample et sut planer sur l'accompagnement du quatuor à cordes.

Quant à Hickman, il se montra accompagnateur habile, ce qui ne l'empêcha pas de «sortir» à son avantage quand sa partie l'imposait.

Ella Goldstein surprit tout le monde par le charme de ses interprétations. On la connaissait pianiste à la technique transcendante. Voici qu'elle nous revient musicienne.

Ainsi, on eut un Carnaval très allant, très vivant mais où le contraste des humeurs schumaniennes fut bien marqué.

Le Chopin fut un Chopin purgé de l'afféterie et des fantaisies rythmiques dont croient l'affubler tant de pianistes. Il fut dit avec sentiment quand il le fallait, ailleurs il fut dansant.

Le Clair de Lune de Debussy devint un vivant commentaire de l'à quoi rêvent les jeunes filles. Certains le trouvèrent sentimental. Nous pas. N'est-ce pas là que Debussy se décharge de ses humeurs à la Massenet? Nous dirons que là Ella Goldstein fit paraître au contraire le sentiment que cette pièce contient.

Ensuite nous fûmes introduits, sans transition dans le monde truculent et humoristique de Milhaud, et l'amoureuse précédente se transforma en jeune fille moderne fort à la page. C'est là faire preuve d'un grand talent.

Lo Petronckka seul manqua de variété. C'est peut-être le fait de la réduction pianistique d'une Oeuvre faite pour l'orchestre. La meilleure pianiste du monde ne peut restituer au piano le coloris de cet orchestre. Dans cette oeuvre Ella Goldstein fit paraître un sens merveilleux du rythme. Ses attaques se font d'une précision étonnante quand l'oeuvre le réclame. On ne peut que faire des compliments à un poignet, à un bras à la fois si souples et si efficaces. Le public enthousiasmé ne voulait plus quitter la salle. Le délire avait envahi même les détenteurs de feuteuil à une livre la place.

Aussi la charmante et robuste pianiste nous donna-t-elle encore en pâture la Campanella de Liszt et la monumentale toccata de Khatchadourian. Il fallut éteindre les lumières pour qu'on consentit à partir. Et encore avec quelle peine?

Quant à Piero Guatino, il se produisit avec un programme bien composé et des musiques de styles très divers dont il sut mettre en lumière les beautés différentes. Un noble choral de Bach-Busoni ouvrit le concert. Ensuite nous eûmes un Mozart, excellent, fin et poétique où il fallait, ailleurs de la robustesse nécessaire. Dans «Prélude, Aria et Final», le pianiste sut alléger cette musique de la lourdeur créée par la complication de l'écriture. Il sut y établir les plans et les contrastes nécessaires. Ensuite il

prouva l'agilité et la puissance de sa main gauche dans une toccata dont il était l'auteur. Mais pourquoi développer si longuement un thème qui ne le mérite pas?

Les «oiseaux» ravéliens furent mélancoliques à souhait. Ils battirent pour nous, d'une aile languissante dans l'atmosphère veloutée et subtile que leur a créé leur auteur.

La Fantasia Baetica de Falia nous a paru trop longue et son intérêt ne se soutient pas.

Piero Guarino est un pianiste très attachant. Il y a en lui une pudique délicatesse. Elle va droit au coeur des auditeurs, venus au concert pour quitter le monde quotidien et recevoir le double message d'un auteur et d'un interprète.

A. J. PATRY

6 Janvier 1947, Centre Hellenique du Caire. *Récital de Melodies Populaires grecques* donné par Mme. PÉRIDIS, sous les auspices du Comité Egypte-Grèce.

Au milieu d'une assistance d'élite, parmi laquelle on remarquait S.E. Ismail Teymour Pacha, Premier Chambellan, l'ambassadeur de l'Iran Mahmoud Djem, le Ministre de Grèce et Mme G. Triantafyllides, LL.EE. Sesostris Sidarouss pacha, Ismail Kamel Bey, Aly Omar Sirry Bey anciens Ministres d'Egypte à Athènes, S.E. Ahmed Kamel Pacha, le Consul Général de Grèce et Mme D. Sofianos, le Chargé d'affaires de Tchecoslovaquie M. le Dr. Frantisek Krucky, des membres du corps diplomatique et consulaire, des écrivains, des musiciens, des artistes Mme Henriette Peridis donna le 6 Janvier sous les auspices du Comité Egypte-Grèce un récital de mélodies populaires grecques, qui fut écouté par un public nombreux et charmé. Après une introduction (1) sérieusement documentée en langue française, Mme Péridis qui avait revêtu pour la circonstance le costume traditionnel grec, chanta neuf poèmes (2) folkloriques, qui illustrèrent dans une mesure vivante et exacte les aspirations de l'âme grecque et fut applaudie avec grand enthousiasme.

Une magnifique corbeille de roses rouges fut offerte par le Président du Comité Egypte-Grèce à la talentueuse cantatrice.

Il n'y a pas de genres inférieurs en musique et une chanson de 10 mesures, mais qui est belle, l'emporte sur une symphonie médiocre. Le choix de mélodies populaires grecques que présente Mme Peridis, témoigne à la fois de la variété du folklore de ce pays et du goût de celle qui nous présenta cet éclatant bouquet à respirer. Les applaudissements chaleureux qui saluèrent les productions de Mme Peridis aussi bien que les commentaires favorables que son court passage au Caire fit naître prouvent à la fois la valeur de la conférencière aussi bien que celle de la cantatrice.

(1) voir page 15.

(2) voir page 17.

Tempérament dramatique doublé d'une belle voix de soprano habile à prendre les inflexions de la colère, de la tendresse de la moquerie ou de l'amour, Madame Peridis s'est imposée à tous dans un genre où il est facile d'être médiocre.

Ce qui frappe le plus dans cette musique, outre les modes et les rythmes originaux dont elle use si bien, c'est la virilité, l'ardeur sauvage dont elle retentit. Elle devient vite guerrière, épique en évitant toujours l'emphase. Quand elle est amoureuse, elle y met de l'esprit. Avec elle, l'orient n'est plus le mol orient.

On est aussi retenu par les résonances intérieures de cette musique où frémissent des échos et de l'Arabie, et de l'Espagne et de la Russie.

Les musicologues grecs revendiquent pour leur pays, l'honneur d'avoir essaimé partout ses chants et l'oeuvre de Bysance apparaît incontestable dans cette imprégnation du monde méditerranéen.

Pour nous entre tant de fleurs éclatantes, nous nous rappellerons toujours la magnifique Dourou-Dourou de Sfakianakis, dont l'ardeur évoque le bruit de la cymbale.

Et remercions encore Mme Peridis de nous avoir donné sans y penser un des concerts les plus intéressants de la saison.

Notre excellent collaborateur M.A. J. Patry accompagna au piano Mme Peridis avec une discrétion subtile.

INTERIM

17 Janvier 1947. *Opera Royal*. André Chenier de Giordano.

Cette oeuvre, que nous entendîmes après Rigoletto nous aide à mesurer la distance qu'il y a du talent au génie. De Pécole qui se créa dans la seconde moitié du 19ème siècle et où brillèrent Mascagni et Leoncavallo chacun pour un court opéra et plus durablement Puccini, Giordano est le moins joué. Il lui manque le tempérament dramatique qui prête une vie chaleureuse et factice à un texte mélodramatique et son lyrisme n'est pas assez élémentaire pour lui valoir le brutal suffrage de la foule.

Toujours agréablement mélodique et fort diffus, il tend à la mélodie facile, à la «rosalie» bien orchestrée.

De cette oeuvre la belle troupe qui fait les délices du Caire a donné une interprétation très homogène. Bechy triompha une fois de plus. (Mais que vaudrait cet opéra sans un grand chanteur?) Le ténor Ferranto fit admirer un médium aux teintes moelleuses et des notes hautes peut-être un peu trop métalliques. Le rôle de Madeleine fut tenu par Yole Gavino à la voix agréable et bien conduite. Ceux épisodiques furent fort bien remplis par Anna Marcangeli, Gabriele Galli, Luigi Sirano, Gaetano Fanelli etc.

Signalons des choeurs fort bien entraînés par le Mo. Fonfani. La régie impeccable de Ugo Bassi et un orchestre bien conduit par le Mo. Franco Patane.

De plus, il faut féliciter le créateur des costumes qui assemblés sur la

dés tableaux. Ce fut un régal perpétuel pour l'oeil.

Mercredi 29 Janvier 1947.

Oriental Hall: 2ème récital LELIA GOUSSEAU sous les auspices des Amitiés Françaises.

Il y a quelques quatre ans, rendant compte dans la «Marseillaise» d'un concert organisé par Mr. Léon Guichard, sous les auspices des Amitiés Françaises, en la mémoire du premier centenaire de la naissance de Gabriel Fauré, nous émettions alors le voeu qu'on organisât des concerts dont les programmes concertés montreraient le riche développement de la Musique Française.

Mademoiselle Lelia Gousseau a répondu à notre voeu, en nous donnant ce soir là un raccourci ainsi qu'une coupe de cette musique.

Il faut féliciter de ce programme également le comité des Amitiés Françaises. Indépendant des soucis financiers qui assaillent l'organisateur d'un concert au Caire, il nous a donné des programmes qui ne doivent rien à des arrières-pensées économiques. Celui de ce soir en était un si intelligent et si suggestif. Celui du concert donné par Suzanne Roche et Robert Soetens en était un autre.

Ce sont des soirées dont on est d'autant plus heureux de signaler le prix qu'en même temps on peut unir dans une même reconnaissance interprètes et organisateurs.

Nous n'avons pas encore dit la profonde impression que fit sur nous Lelia Gousseau. Cette impression le concert de ce soir l'a confirmée. Nous avons affaire à une grande artiste servie par des moyens exceptionnels, et qui ne joue jamais à la virtuose. Elle ne néglige rien pour obtenir des interprétations d'un fini achevé, y place tous les contrastes nécessaires, et y fait voisiner la grâce et la puissance, la profondeur et la malice. Chez elle l'intelligence transparait toujours dans la sensibilité.

La clarté française n'est pas un vain mot.

Et par cet esprit fait de clarté, les clartés de l'oeuvre apparaissent.

On sent chez elle tous les respects. Le respect du métier, du mécanisme, de l'attaque bien faite, de la note propre. Ensuite le respect de l'oeuvre. Enfin celui du public qu'elle tire à elle et à qui elle ne donne jamais rien de médiocre. Ces qualités, elle les mit d'abord au service de Rameau et de Couperin. Quelles furent pudiques les tendres plaintes! Combien gazouillant le Rappel! Et les Cyclopes combien touchés d'un air de bonne compagnie!

Pour les Barricades, elle sut créer un clair obscur, frère de celui qui rend émouvant certains fragments de Brahms, puis le Tic-Toc-Choc fut brillant à souhait.

Après avoir offert à notre direction, ceux en qui intelligence et sensibilité, instinct et métier sont inséparables, Lelia Gousseau nous offrit des oeuvres

très travaillées où le souci d'écartier de sa route tout ce qui est redites, répétitions académiques, pousse le musicien à danser sur la corde raide.

Tel est le 7ème Nocturne de Fauré en qui Roger Ducasse voit un aboutissement du style de piano de Fauré, et le 5ème impromptu ou Fauré professeur, en remontre, en modernisme à Ravel son élève.

Puis cette intelligence poussant toujours plus le musicien au divorce de l'esprit et de l'oreille, nous eûmes les 7 pièces Brèves d'Honegger et la Bourrée de Roussel où la liberté la plus absolue dans la modulation, même un soupçon d'atonalité, se font à cause de l'habileté de l'écriture, parfaitement acceptables.

Mais nous ne pouvions en rester là, il fallait redescendre en des régions moins excessivement oxygénées, où l'air ne vous brûle pas et où le monde se relasse caressé et beauté.

Et alors, ce furent les Images Debussystes, mais un Debussy délivré des nuées et du flou dont l'énerve trop de pianistes. Lelia Gousseau enlève à l'oeuvre debussyste ce linceul de feutre dont la revêt l'abus de l'étouffoir. Et alors, ce Debussy là, combien il est beau! Enfin tout finit par des extraits du Tombeau de Couperin. Lelia Gousseau les dit avec la noblesse, la poésie le brillant, la mélancolie qui parent ces oeuvres. Elle n'a eu nulle peine à nous en faire sentir la forme solide et fine, tellement elle a un sens inné et exigeant de la forme.

Après cela qui fut si grand, combien le Clair de Lune parut édulcoré, et l'ondine de Debussy combien petite fille, combien backfish à côté de celle qui joue d'un corps divin et immatériel dans les arpèges, dans l'admirable mélodie dont Ravel habilla sa nudité!

A. J. PATRY

Promenade à travers l'Exposition du Livre Français

Grace à l'initiative de la *Diffusion du Livre Français* nous avons pu nous rendre compte, par le truchement d'une exposition au Shephard's, des efforts faits en France pour garder une place prépondérante dans le domaine du Livre. Si l'on songe à tout ce que l'artisan et l'artiste ont dû pâtir, durant le dernier conflit, à cause de la pénurie des matières premières, il faut s'incliner devant la tenue générale de ces éditions qui flattent l'oeil, nous convient aux fêtes de l'esprit tout en ravissant, chez ceux qui vivent sous le signe du Nomade, un regret très précis.

La salle du Shephard's, subtilement aménagée, dut combler d'aise beaucoup de fervents des Arts Mineurs.

Il est difficile de ne pas s'arrêter longuement devant *l'Estampe française*, *la Tapisserie de la Reine Mathilde* (une

production intégrale au cinquième de l'original) ou *l'oeuvre de Rodin*.

Il y a quelques livres remarquables: *Images de la Lune*, de Hans Andersen, illustré par Alexandre Alexejeff, puissant et original; *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*, de Giraudoux, illustré par Mariano Andreu. Quelques oeuvres à retenir: *le Grand Meaulnes*, *le Blé en Herbe*, que rehaussent les cuivres de Jean Berque. Quelques jolies choses, comme la série des Claudine où les pages en couleurs de Mariette Lydis, sont assez évocatrices.

En place d'honneur, les oeuvres de Montherlant nous prouvent que l'art pur ne se plie qu'avec répugnance à l'interdit qui frappe certains auteurs.

Le coin réservé aux livres pour enfants me paraît nettement inférieur.

La bibliothèque enfantine, sans être une parente pauvre de la littérature mondiale, est, très souvent, reléguée à l'arrière-plan, négligée et, pourtant, l'enfant a besoin, tout autant que l'adulte, d'être recréé avec de belles choses, d'être entouré, éduqué par ce que nous pouvons lui offrir de meilleur. Il supplée à beaucoup de lacunes, car son imagination ne chôme pas.

Mais qu'on lui présente un livre mal illustré, il y sera sensible. Quoiqu'il ne sache pas dessiner lui-même un cheval, une vache ou un coq, il exige d'autrui une réalisation qui ne le déçoit pas.

A part les livres illustrés par Josette Bolan, qui sont de purs petits chefs-d'oeuvre, je crois que la collection enfantine n'a pas donné aux pédagogues venus visiter l'Exposition du Livre toute la joie qu'ils en escomptaient.

YVONNE LAEUFER



Mlle. de la Baume animatrice de l'exposition du Livre Français.

Les Conférences

EN ECOUTANT...

LE PROF. D' HUSSEIN FAWZI

Au Foyer des Intellectuels Hellènes d'Alexandrie le Dr. Hussein Fawzi Professeur à l'Université Farouk Ier a parlé du voyage de Sebah, l'Ulysse arabe.

Cette manifestation greco-égyptienne a eu un éclatant succès surtout que le sujet de l'orateur a beaucoup d'affinités avec le récit d'Homère bien qu'il fut traduit en Arabe longtemps après la parution du livre de Sebah le marin.

Le Dr. Fawzi termina expliquant l'influence que la civilisation Hellénique a eu sur la civilisation arabe et comment après la mort d'Alexandre et durant plusieurs siècles on trouve des reminiscences grecques sur la poésie et la traduction arabe.

SEM.

M. GASTON ZANANIRI

Une manifestation littéraire en l'honneur de Gabriëla Mistral, prix Nobel de littérature 1945 a été organisée par les A.C.F.E. le 22 janvier à l'Oriental Hall. Cette manifestation placée sous la présidence de Don Roberto Suarez-Barros, chargé d'affaires de Chili, a réuni un nombreux auditoire parmi lequel on remarquait: S.E. l'Ambassadeur de France, Gilbert Arvengas, M. W. Bagge, Ministre de Suède, le baron de Bildt, Hassan Moharram Bey, Mme Suarez-Barros, Mme de Astis, la baronne de Benoist, S.E. Sesostris Sidarous pacha, M. R. Arnaldès, M. Claude Aveline, M. Edmond Muller, M. Ahmed Rachad, etc.

A cette occasion M. Gaston Zanani-ri a fait une conférence sur cette poétesse chilienne qui a acquis une réputation mondiale par son oeuvre réllé tant l'ampleur d'un désespoir poussé jusqu'au paroxysme pour se transformer en des accents sublimes si l'on devine un sentiment de révolte et de mysticisme.

Après avoir lu certains poèmes et extraits en prose traduit par Francis de Miomande, Pillement, René Tavernier, François Guillot de Rode, Max Daireaud et lui-même, M. Zanani-ri a parlé de l'activité déployée par Gabriëla Mistral dans le domaine culturel et éducatif en Amérique latine lui a valu une grande popularité. Il a aussi rappelé la réception qui lui fut réservée bien avant la guerre aux Etats-Unis lorsqu'elle fut officiellement reçue par l'Union Panaméricaine.

Ambassadrice des lettres castillanes en Amérique du Nord et en Europe, elle devint un des porte-parole les plus écoutés de ce monde outre-Atlantique qui assistait à la désintégration d'une Europe aux prises avec des idéologies nouvelles et des méthodes puisées aux temps médiévaux.

C'est à la suite de cette reconnais-

sance continentale lui venant de tous les coins de l'Amérique latine que les académies sud-américaines et espagnole intervinrent auprès du Comité du prix Nobel pour que lui soit attribué le prix de littérature.

Nous publions ailleurs les trois «Sonnets de la Mort» traduits par Gaston Zanani-ri qui furent le point de départ de la prestigieuse carrière de Gabriëla Mistral.

SEM.

M. CLAUDE AVELINE

Simple, très digne, franc, ayant au plus haut point la pudeur de son action personnelle; un «résistant» intellectuel de France, — Claude Aveline. — nous a parlé ces jours derniers de: «la responsabilité de l'écrivain dans le monde moderne».

Lui-même écrivain d'une probité extrême et voyageur éclairé, avec les intellectuels de chez nous Claude Aveline a accompli la montée de l'enfer. Car, de l'enfer de l'esprit autrement dit de la trahison (sous sa forme collaboration) — à part un tout petit quarteron de mauvaise graine, — aucun intellectuel français n'a voulu. Ce refus libre, conscient, aux «camps de la mort lente» un grand nombre de poètes, d'écrivains et de savants l'a payé de sa souffrance, de la torture des privations et persécutions subies par les siens; et... souvent... de sa vie.

Certes, en se plaçant au-dessus du calvaire de notre temps et des responsabilités inhérentes à tout homme ayant voué sa vie au service de la pensée, ces intellectuels auraient pu se consoler de la privation de la liberté par le «divertissement» de l'art pour l'art ou de la science pure.

Cependant, ils ne l'ont pas fait. Dans son absolu, ils ont compris leur devoir envers le passé, le présent et surtout l'avenir. Pareils aux soldats de nos F.F.L. ou F.F.I. eux aussi, ils se sont volontairement «engagés».

Parmi eux, Claude Aveline est des jeunes chefs de la résistance intellectuelle française. Un de ceux qui ont protégé la flamme de l'esprit et de l'espoir de leur vie même. Bien plus: ils l'ont entretenue, répandue... alors que les ténèbres de l'ignorance organisée et de l'asservissement systématique semblaient avoir envahi la France et le monde peut-être pour toujours.

Que d'intellectuels, moins favorisés par le sort, ont péri sous les balles fratres. En eux, le Don Quichotte et le Sancho toujours sommeillant en tout homme ont fait entendre leur voix aux jours précédant l'heure... fatale. Pour la mort. — autrement dit pour que vive la liberté, — sans peur, ils ont été les modernes chevaliers de l'esprit.

Quelle que soit son origine sociale, un chevalier naît tel. C'est pourquoi,

en toute sincérité (et nous pensons comme lui), Claude Aveline ne considère pas qu'il soit nécessaire à un intellectuel d'appartenir à un parti.

Parce qu'ils ont eu conscience de leur responsabilité, les poètes, les penseurs, les savants reviennent. Sur la terre, jusqu'à la fin des siècles ils reviendront, pour soulager, consoler, exalter les humains.

...Même si c'est «à refaire», le chemin de la mort, ils le «referont», — pour la vie libre de demain... Car, «la voix qui monte des fers», pour les martyrs volontaires évoquera toujours «les hommes de demain».

Et, «sous les balles», ...encore, ...ils [chanteront]:
«Une autre chanson française...
Finissant la Marseillaise
Pour toute l'humanité!»

"Anatole France et la liberté de l'Esprit",

Après une chaleureuse présentation par Ahmed Rachad président et fondateur des «Amis d'Anatole France en Egypte», saluant à la fois l'héroïsme des résistants intellectuels français, Claude Aveline son action et son oeuvre, l'auteur de «La promenade égyptienne» prend la parole.

On sent qu'il est content de le faire après ce salut d'un véritable ami; on sent surtout qu'il a l'impression douce et réconfortante d'être parmi les siens — des intellectuels, comme lui. Nous voulons dire: les membres de l'«Association des Anciens Universitaires» de France, de Belgique et de Suisse.

Encore mieux que par ses ouvrages, la vie d'Anatole France, le conférencier l'a directement comme par les propres souvenirs de l'auteur de «Vers les temps meilleurs» recueillis au cours des toutes dernières années de son existence. Pour ce témoin privilégié l'oeuvre s'est ainsi éclairée d'une tendresse particulièrement humaine.

Sans doute est-ce une des raisons pour lesquelles Claude Aveline a tenu à évoquer ici cette longue vie vouée au travail intellectuel et à la lutte constante pour la liberté de l'esprit.

Attiré par la force brutale, les éclats de la violence, le monde a été souvent injuste envers Anatole France le traitant tantôt de sceptique et tantôt de pessimiste. Ne nous laissons pas prendre à ce jugement superficiel. L'ironie du Maître est toujours tempérée de pitié. Rappelons-nous le «jardin d'Epicure» «c'est par la pitié qu'on demeure vraiment homme».

Pur sceptique?... Pessimiste?... Loin de là. En son temps, l'auteur de «La rôtisserie de la reine Pédauque» n'a-t-il pas été ce que nous appelons un écrivain «engagé»? D'abord: lors de «l'Affaire». Si sincère et si efficace fut alors son action que le grand nordique Bjoernson a pu dire: «Anatole France en mettant son nom au bas de la défense de Dreyfus a fait plus avec ses mains blanches, nerveuses et minces, que toutes les dures poignes des ouvriers».

D'autre part, ami de Jaurès dans les premières années du siècle, il a été le camarade des amis du peuple soutenant avec le leader du progrès que: «l'homme ne peut rien quand il ne sait rien et qu'il est enfermé dans sa stupidité comme dans une prison obscure».

«Tuer les mensonges sans blesser les hommes», telle a été une des grandes directives de l'oeuvre entière du Maître et de son action personnelle.

Justice... Vérité... Liberté. Ces trois déesses de sa vie, — avec la Beauté, — il les a servi et fidèlement, jusqu'à son dernier souffle.

C'est ce qui, après 1917, alors qu'il aurait pu ne vivre que dans la calme méditation et le repos si nécessaires à la sagesse, — lui a fait sacrifier le meilleur de ses vacillantes années à la lutte pour plus de compréhension, plus de justice et plus de liberté de l'esprit.

Que de fois alors, Anatole France dont la vie ne semblait tenir qu'à un mince fil, n'a-t-il pas quitté la cité des livres, le paradis des plus belles oeuvres de l'art grec (Villa Saïd) afin qu'une injustice ne fut pas perpétrée.

Oui, que de fois.

«Les rapports du romancier et de ses personnages».

Avec un élégant détachement le conférencier nous avertit qu'il va nous faire une «communication sur son métier». Permettons-nous d'ajouter: sur son art.

Après avoir rendu hommage au bonheur mystérieux dont il vit, c'est-à-dire au don qu'il possède et cultivé, Claude Aveline, au moins pour ce qui est de son oeuvre, repousse les vieux clichés de: conception, gestation, enfantement et naissance.

Créer un roman, c'est pour lui, changer de monde afin d'entrer dans celui de ses personnages, vivre avec eux et... nous y faire vivre.

Un plan est-il absolument nécessaire dans cette création? Oui, si le romancier est fataliste. Non, s'il est indéterministe relatif. L'essentiel est de définir les caractères. Viennent l'intrigue, le point culminant.

Chemin faisant, le conférencier tient à nous dire combien il trouve haïssable par suite absolument dénué de réalité «roman à thèse». En effet, pour lui: «il suffit à un écrivain de décrire la vie telle qu'elle est pour faire oeuvre révolutionnaire». Point n'est besoin d'ajouter des ombres au tableau... ou des fleurs artificielles au bouquet de la vie.

Pour ce qui est des personnages, ils sont fournis à l'auteur par la vie même, c'est à dire par l'observation soit de la réalité ambiante, soit de l'auteur lui-même, soit aussi dans certains cas du passé sous la forme historique. En les évoquant, le romancier les voit moins qu'il ne les sent.

Une question peut ici se poser: dans quelle mesure lui sont-ils, pour un temps à la fois étrangers et faisant partie de lui-même... pourtant?... Pro-

bablement dans la mesure où tout créateur fait sien ce qu'il sent, — et cela sans le vouloir, sans peut-être le savoir.

Quand au décor, Claude Aveline nous semble avoir une répugnance marquée pour les longues et minutieuses descriptions. Néanmoins, il nous laisse entendre qu'une certaine atmosphère est nécessaire afin que le romancier puisse vivre avec ses personnages et, de ce fait, permettre que nous vivions avec eux. Selon la fine expression de Jean Giraudoux il est, en quelque sorte son «premier lecteur».

Passant au conte, genre littéraire éminemment français, tout l'art se résume ici à exprimer une action en quelques pages. Ceci posé, le conteur nous lit une de ses nouvelles inédites: «Fruits».

Par comble de modestie, l'auteur affirme qu'il n'y est pour rien... Nous en doutons.

Car, laissant alors loin de nous romancier, roman, personnages décor... nous sommes graduellement envoûtés par une inquiétude, une angoisse... — faites de misère qui ne peut s'avouer, d'indicible détresse. Et nous aussi, nous vivons ces nuits maudites de l'occupation, où l'homme n'avait même pas le droit... d'ouvrir la porte de sa demeure à son chien.

A l'auteur de «Bruits» qui nous a peut-être livré le meilleur de son secret...; pour le remercier de nous avoir fait toucher du coeur la souffrance muette la désolation sans larmes et sans cris nous souhaitons — parce qu'ils lui sont nécessaires — la solitude, la vraie, celle où selon le poète anglais «l'homme se sent le moins seul» et le silence, cette bénédiction, qui tombe dans le coeur «comme une musique».

JEANNE MARQUÈS

S.E. ADLY ANDRAOS BEY

Dans la grande salle de la Société Fouad Ter d'économie politique et sous les auspices de la Société Egyptienne de droit international, S.E. Adly Andraos Bey donna une très belle conférence qui eut surtout un caractère historique. L'orateur nous a admirablement exposé la politique extérieure des Pharaons de la XVIIIe dynastie. Ce fut incontestablement une politique impérialiste qui devait porter la puissance de l'Égypte au Sud presque jusqu'à Nabata, vers le N.E. jusqu'aux confins de la Mésopotamie, où l'Égypte rencontrait les mitaniens entre l'Oronte et l'Euphrate et approchait le royaume de Hittites, Constitués en Cappadoce, autour de Boghez Kem. Nous avons d'abord assisté à la réalisation d'une politique inspirée par «l'unité de la vallée du Nil», puis à l'organisation d'un Empire oriental civilisateur et conçu d'abord comme un protectorat, puis comme une fédération, et enfin sous le règne d'Amenophis IV comme un empire théocratique, animé par la religion solaire d'Aton, le Dieu reconnu de tous les hommes, mais qui, selon les termes

du roi lui-même «habite dans le coeur du Pharaon». Le sous-titre de la conférence était: Essai sur les données permanentes de la Diplomatie égyptienne et c'était une preuve frappante que les grandes directives de la diplomatie ne sauraient guère changer, dans la mesure où elles sont déterminées par les conditions géographiques. Mais les aspirations fondamentales des politiques nationales se modifient avec le caractère des nations de ceux, qui les conduisent, et aussi des circonstances.

S.E. Adly Andraos bey en nous parlant de cette vieille histoire, a su nous toucher par les accents discrets mais non dissimulés d'un patriotisme très actuel. Les documents de l'histoire ne sont pas seulement les monuments de passé (dans l'espèce les tablettes cunéiformes de Tell et Amarna et de Boghez-Keni) mais l'expérience de la vie présente. Certes il est difficile en appliquant cette expérience à un passé si lointain de ne pas se laisser entraîner par les tendances et les passions de la politique contemporaine.

Mais le talent du conférencier avait à sa disposition une langue qui se prête très bien aux nuances du goût et du tact; il en connaît toutes les finesses et la parle admirablement.

M. JEAN LUGOL

Notre confrère et ami, M. Jean Lugol, Rédacteur en Chef de «La Bourse Égyptienne» a fait devant les membres du groupement des «A.C.F.E.» une vivante et érudite conférence sur «La Presse Française et d'expression Française en Égypte» au cours de laquelle il fit l'historique de l'éclosion et du développement de la Presse Française dans ce pays. Il fut très applaudi par l'assistance devant laquelle il fit défiler les noms des innombrables organes qui, durant près d'un siècle, éclairèrent la population du pays sur ce qui se passait ici et dans le monde. M. Lugol émailla sa conférence d'indications pertinentes sur la situation présente de la Presse quotidienne et hebdomadaire d'expression étrangère et sur l'évolution qu'elle est destinée à connaître dans l'Égypte de demain.

SEM

la semaine égyptienne

est en vente

à ATHÈNES

A LA

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

E. TRIANTAFYLLOU

33a rue Hippocrate

Au Caire

LES EXPOSITIONS

Trois opinions sur l'Exposition**CLEA BADARO**

La première exposition de Cléa Badaro ne peut laisser indifférent. De la rue même, les simples badauds l'admirent... Or, quand un flâneur s'arrête, c'est un témoignage.

Entre toutes ces toiles fort variées, nous avons particulièrement remarqué le «bar» Oui, ce bar de guerre où malgré l'atmosphère lourde transparait derrière les vitres le ciel africain d'un bleu légèrement vert. Ensuite le «cirque» tableau véritablement com-



Mlle Clea Badaro

posé, vivant d'expression, de couleur. Bref: ensemble vraiment réussi.

Puis des portraits. Nos préférences vont à ceux qui nous semblent les plus difficiles à exprimer. Nous voulons dire ceux de deux femmes nubiennes. La première, aux lèvres proéminentes est semblable à un grain d'ambre foncé. La seconde, au visage en forme de coeur, est déjà à l'entrée de la voie de la connaissance par la souffrance.

Enfin, ce que nous avons le plus goûté dans cette exposition où tout est animé, ce sont les «fleurs». Elles ne sont ni de satin, ni de velours, voire même de nacre. Sous la douce caresse du soleil: elles vivent. Elles enchantent.

JEANNE MARQUÉS

Une certaine spontanéité, un degré de franchise qui sont appréciables. Mais l'artiste en est encore à se chercher elle-même et si l'on sent dans quelques toiles, d'indéniables influences on peut dire, en regardant les toiles de la Salle Packard, que l'artiste ne s'est encore complètement affirmée.

Portraits, fleurs, scènes de cabaret ou de cirque, il y a, ici et là, une recherche, une quête vers la réalisation. Il semble que dans les scènes de cabaret Clea Badaro aurait toutes les chances de trouver sa voie sans s'y laisser mener.

Il y a, dans ces scènes de cabaret une note qui

fait penser au maître Ostendais James Ensor. L'humour et le carnavalesque, les thèmes qui nous transportent dans le fantasmagorique sans toutefois tomber dans le ridicule.

Nous souhaitons à l'artiste de prendre pleinement conscience d'elle-même afin de trouver la meilleure réussite pour l'épanouissement de son beau talent.

YVONNE LAEUFER

Cette saison s'avère être riche en expositions de peinture. Mais une des plus intéressantes est sans conteste celle de Cléa Badaro.

Pour ma part, j'y suis allé plusieurs fois, attiré par une ambiance de vraie poésie qui se dégageait des oeuvres présentées par cette artiste.

Poésie. Je viens de nommer le mot qui, en effet, caractérise les toiles de Cléa Badaro, dont le beau talent est en plein épanouissement. Mais ce n'est certes pas là leur unique qualité, au contraire. «La Belle», «Le jeu de dames», «l'Arrivée du Cirque», «Le Bar militaire» et l'«Entr'acte» créent une «atmosphère» que couleurs, dessin et conception ont fixée à jamais.

Ma préférence va, cependant, aux tableaux où l'inspiration, dépassant le cadre d'une réalité particulière, a su créer des oeuvres «types». Ainsi, je n'oublierai pas de sitôt, je crois, cette «Belle» qui, arborant une médawara fleurie, semblent à la fois s'offrir et défier. Je me souviendrai longtemps aussi de cette «Négresse» dont les yeux et la crispation des lèvres évoquent les grands déserts où cactus et fleurs sauvages font la joie de créatures tendres et simples.

Artiste sincère, aimant son travail et le pratiquant avec une joie qui remplit sa vie, Cléa Badaro mérite le grand succès que le Caire lui a réservé.

A. KHÉDRY

Clea Badaro. — Jeunes filles au balcon.



L'Ambassadeur Roger Garreau par le peintre Sabbagh.

Notre ami, le grand peintre Georges Sabbagh vient d'achever pour sa collection personnelle, un magnifique portrait de S.E. M. Roger Garreau, Ambassadeur de France à Varsovie, qui fait l'admiration de tous ceux qui ont été admis à le contempler.

Nous l'en félicitons vivement.

Alexandrie

LEON LEYRITZ

Le grand succès de l'exposition Leyritz à la Galerie Lehmann a chagriné quelques grincheux. «C'est, disaient-ils du moderne mis à la portée des gens du monde. C'est de la peinture à la mode. C'est de la décoration pour studios de quiconque veut paraître à la page. C'est de l'habileté de l'artifice plutôt que de l'art... Soyons plus raisonnables. Il est certain que Leyritz n'avait pas la prétention de se présenter comme un chef d'école. S'il se laisse emporter par un courant, il y nage tout de même une coupe marquée d'un style et une élégance qui n'est qu'à lui. Son mysticisme est-il sincère? Je le crois, mais sans doute n'est-il pas très profond. Il a des rêveries mystiques et non pas de véritables extases. Mais ces rêveries ont une résonance plus picturale que littéraire. Elles ne lui font pas perdre de vue (comme chez Suarès) les lois de la composition, de l'équilibre des plans et des couleurs. J'ai pour ma part beaucoup aimé sa statue zoopho-

rique. Sa valeur décorative est très grande. La lumière s'accroche à merveille sur des surfaces dont aucune n'est morte...

OSCAR TERNI

A l'Atelier Oscar Terni a réuni des toiles de son ancienne manière et ses dernières productions. Inutile de revenir sur ce qu'on a lu ici même au sujet de la participation de ce peintre à l'Exposition du Salon d'Hiver. Dans l'ensemble réuni à l'Atelier, la confrontation des deux manières faisait mesurer la longueur du chemin parcouru. Elle faisait admirer l'effort patient, obstiné, d'un artiste à la recherche d'un moyen d'expression qui lui soit personnel.

Les toiles de la nouvelle manière sont une étape plutôt qu'un aboutissement. Le peintre a trouvé qu'il n'était pas nécessaire de noyer le motif dans des boues noirâtres pour exprimer l'espèce de rage contre tout dont son âme déborde.

Mais si Terni préfère en ce moment les fulgurances aux noirceurs, il a en-

core à gagner en économisant ces fulgurances, en ordonnant avec plus de sûreté les lignes qui les ensèrent, les surfaces qui les portent. Comme chez beaucoup d'expressionnistes sa peinture tourne au confusionnisme. On sent en lui assez de tempérament et de culture pour que cette violence arrive un jour à être mieux ordonnée sans que son accent se perde.

KURT PEYER

Tout ce que Peyer met dans ses œuvres lui a été fourni par la nature. Mais comme il est loin de l'impressionnisme! Ce n'est pas de lui qu'on dira: «Il n'est qu'un oeil». Peyer a médité longtemps devant ce que naguère on appelait «le motif»; mais ce n'est pas pour en analyser les tons, pour en recomposer les plans et les volumes. C'est pour fixer, l'émotion qu'il donne, pour retenir les résonances que cette émotion propage à travers l'âme du contemplateur.

Cette émotion est loin d'être une simple jouissance due à un accord harmonieux de couleurs ou de formes. C'est la voix de la nature elle-même qui retentit dans l'âme du peintre. «Quand descend le globe du soleil, dit-il, j'entend la nature trembler dans un bruit de tambours». Et farouchement Kurt Peyer s'obstine à traduire en formes, en couleurs une émotion qui ne doit que peu aux éléments visuels de sa perception. D'où ce caractère d'étrangement que prennent ses aquarelles, d'où leur originalité, d'où leur authenticité.

On sent que Peyer ne consentira jamais à aucune compromission pour se faire comprendre. Mais peut-être souffre-t-il en devinant que ce qu'il crée ne peut être goûté que par quelques initiés, par de rares intuitifs. «Ce paysage, lui dit quelqu'un en montrant une de ses aquarelles les plus sombres, vous avez dû le peindre en plein soleil». Le visage de l'artiste s'illumine de la joie d'être compris.

Mais la transposition que Peyer fait subir au réel perçu est trop violente pour que soit facilement communicable l'émotion qui en est la cause. Il y a là un «surexpressionnisme» dont les effets ne passent que par une ouverture de l'esprit dont il est ardu de trouver la clé. L'artiste traduit les mouvements de son âme suivant un système chiffré qu'il est seul à connaître. Ce qu'il veut exprimer est d'essence plus poétique, plus musicale que picturale. Ses recherches devront lui donner le moyen de se former un langage propre à être compris sans que rien de ce qu'il éprouve ne se perde...

Mais on peut, on doit, dès à présent aimer les aquarelles de Kurt Peyer pour la violence de leur accent, pour l'intransigeance de leurs parti-pris, pour l'intensité d'émotion qu'elles révèlent.

ETIENNE MÉRIEL

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

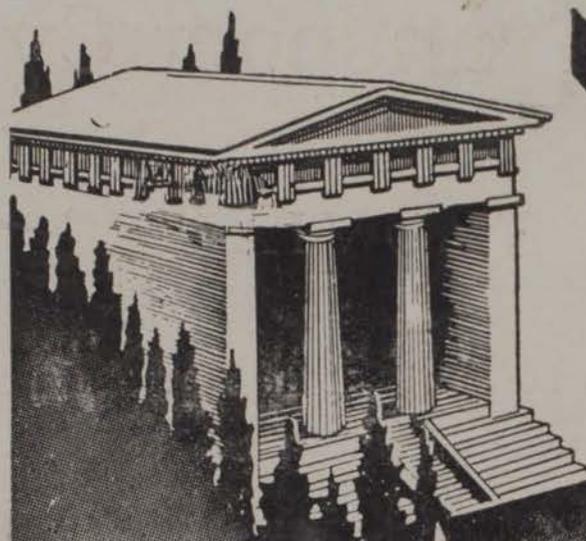
Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

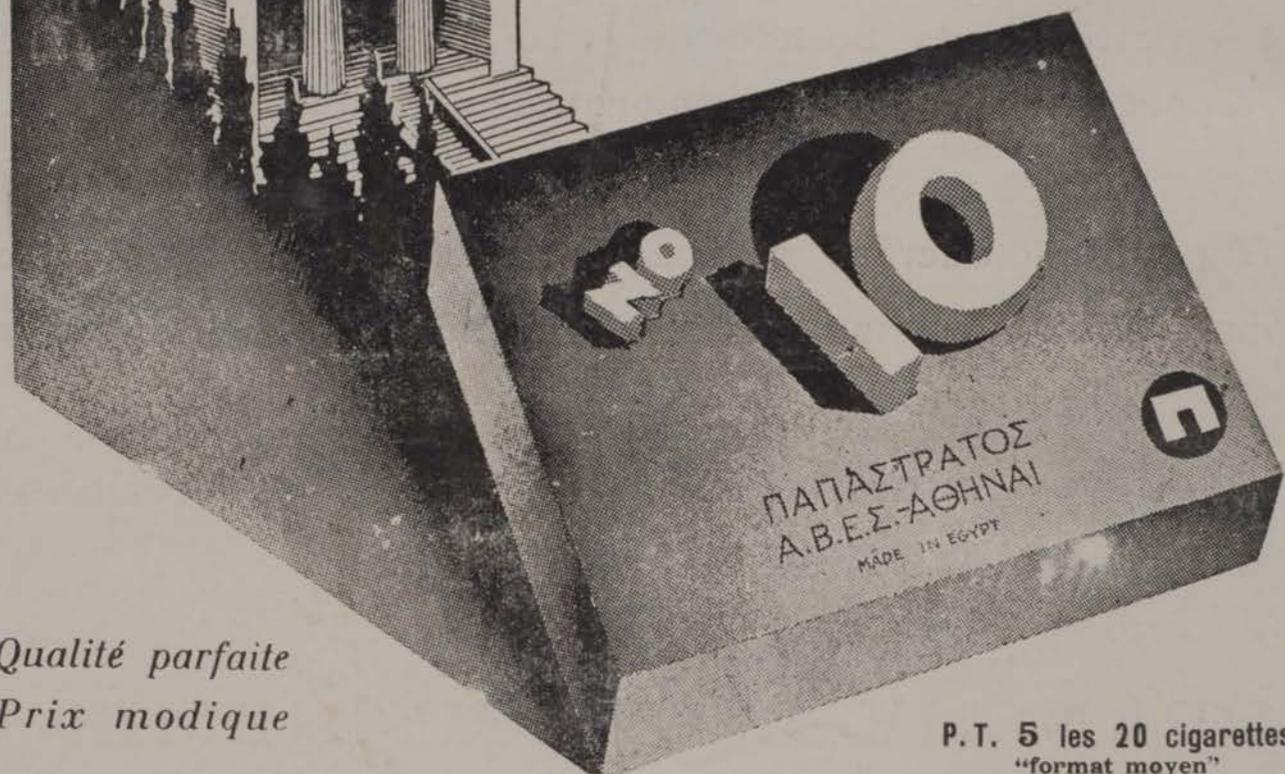
Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan



N° 10

S.O.P.

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite
Prix modique*

P.T. 5 les 20 cigarettes
"format moyen"

P.T. 5,5 les 20 cigarettes
"format gros"

CIGARETTES PAPASTRATOS

"UN DELICIEUX PAPPÉL DE LA GRECE"

R. C. No. 4924